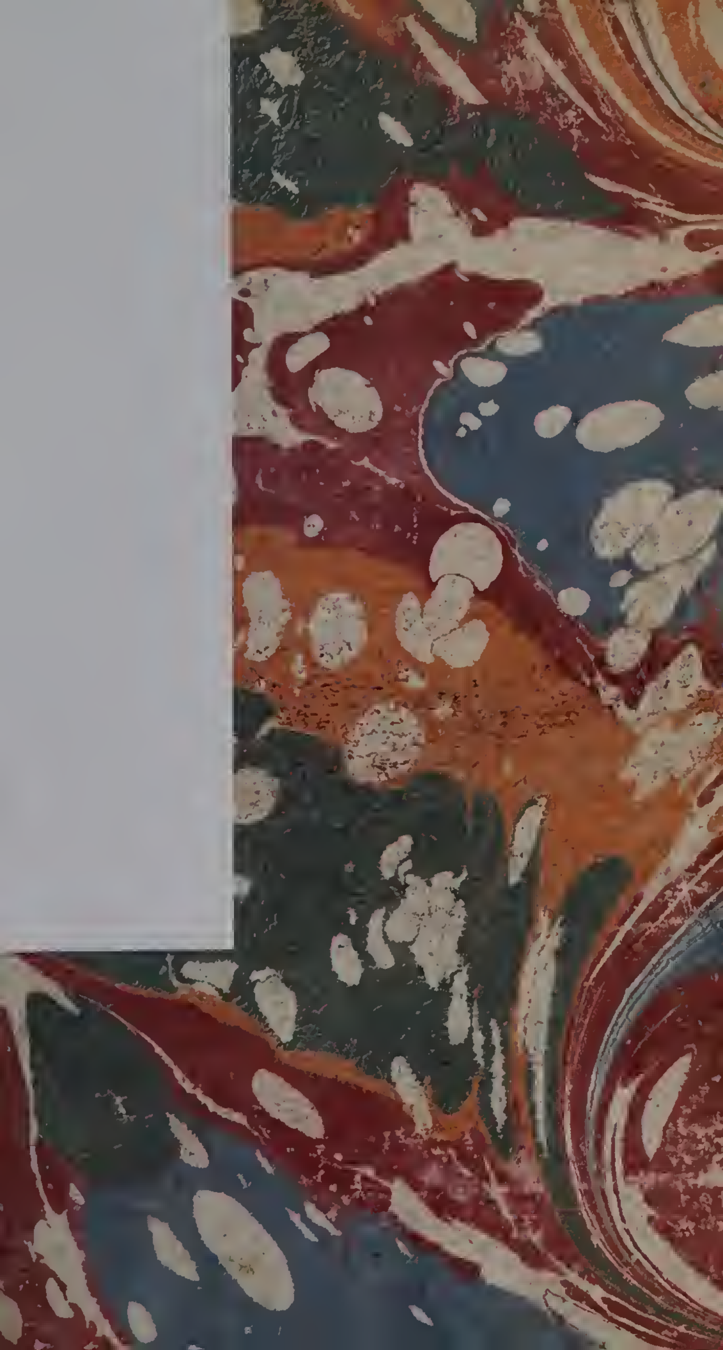








LA DANSE ANCIENNE ET MODERNE OU TRAITE' HISTORIQUE DE LA DANSE.

Par M. DE CAHUSAC, *de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.*

TOME PREMIER.



A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. LIV.

AVANT-PROPOS.

IL eſt rare qu'on ne ſe paſſionne pas pour les genres d'étude que l'on s'eſt choiſi. J'ai craint ce danger en écrivant cet Ouvrage, & pour m'en garantir, je me ſuis rappellé mille fois les prétentions ridicules des différens maîtres du Bourgeois-Gentilhomme.

Je déclare donc, avant d'entrer en matiére, que je ne crois point la Danſe la plus excellente choſe qu'on puiſſe faire, & que je ſuis perſuadé qu'il y a dans le

monde des objets d'une plus grande importance que ne le font même les beaux arts.

Ils nous procurent cependant des avantages si constans & en si grand nombre ; ils peuvent prévenir tant de maux, ils sont la source inépuisable de tant de plaisirs, qu'il est difficile de les connoître, de les approfondir, d'en écrire, sans laisser échaper pour eux une sorte de considération qu'ils inspirent & qu'ils méritent.

Ce qui ne paroît, du premier coup d'œil, que frivole ou tout au plus agréable, prend dans l'éxamen un air imposant. L'imagina-

tion s'échauffe, à mesure qu'on démêle les marches diverses de l'industrie humaine. Le chagrin succéde à ce premier mouvement de chaleur en appercevant les obstacles qui arrêtent leurs progrès. Le cœur en est affecté, & l'esprit s'en occupe. On voudroit alors, pour l'honneur, pour la félicité de son siécle, faire passer rapidement les découvertes qu'on croit avoir faites, ses réflexions, ses vues dans l'ame de tous ses contemporains. Un goût vif pour un art est inséparable du desir de son accroissement, de sa perfection, de

ſa gloire : & le moyen que ce qu'on deſire ne ſe préſente pas comme un objet important ?

Voilà ce que j'ai éprouvé en me livrant à cet Ouvrage, & mon excuſe ſur la maniére dont je l'ai écrit. J'ai traité aſſez ſérieuſement un ſujet qu'on ne regardera peut-être que comme très-futile. Je ſçais que j'aurois pû l'égayer aiſément. Je n'avois qu'à m'attacher un peu moins à l'hiſtoire de l'Art & beaucoup plus à celle des Artiſtes ; mais je n'ai point cherché à rendre cet Ouvrage plaiſant. Mes deſirs ſe bornent à le voir un jour utile.

Dans le choix, l'arrangement, la ſuite des faits, je ne me ſuis décidé qu'après beaucoup de recherches, une longue étude, & une exacte diſcuſſion. Il me reſte cependant à prévenir quelques doutes qu'on pourroit former ſur la partie hiſtorique de ce Traité, en partant d'après une autorité que je reconnois fort ſupérieure à la mienne.

L'Abbé Du Bos, à la ſuite de ſes réflexions ſur la Poëſie & la Peinture, a fait un volume entier pour établir un ſyſtême tout-à-fait nouveau ſur la Muſique & la Danſe des Grecs & des

Romains. Il prétend que leur *Chant* n'étoit point un *Chant*, & que leur *Danse* n'étoit point une *Danse*.

On ne peut mettre ni plus d'esprit, ni plus d'érudition dans un Ouvrage que l'Abbé Du Bos en a répandu dans cette partie du sien ; mais elle manque par les fondemens. La vérité seule peut être la base d'un bon Livre, elle regne avec le sentiment, la bonne métaphisique, & le goût dans ses deux premiers volumes. Il l'a abandonné dans le dernier, pour se livrer à l'esprit de systême, qui n'est que de l'esprit.

Cet Académicien convient d'abord que, jusqu'à lui, on avoit cru tout bonnement que les anciens *chantoient* & *dansoient* sur leurs Théatres de la maniére à peu près que l'on *chante* & *danse* sur le nôtre; mais comme les chants & les danses de son tems ne lui paroissoient avoir qu'un rapport très-éloigné avec les prodiges que le Chant & la Danse ont opéré autrefois à Rome & dans Athénes; que d'ailleurs il étoit intimément persuadé, que les hommes ne pouvoient avoir chanté ni dansé mieux qu'ils dansoient & chantoient à no-

tre Opéra, il en a conclu ; 1°. Que les ſons qu'il entendoit, & les pas qu'il voyoit faire étoient la perfection poſſible du Chant & de la Danſe. 2°. Qu'il falloit indiſpenſablement que ce que les Anciens appelloient *Chant* & *Danſe* fût toute autre choſe que ce que nous nommons comme eux ; puiſque malgré notre *perfection ſuppoſée*, notre effet théatral étoit conſtamment ſi loin du leur. *

* C'eſt-là mot à mot le ſyſtême de l'*Abbé Du Bos*. Il dit cependant dans ſon premier volume, p. 443. édit. 1746. *que les ſimphonies de nos Opéra & principalement celles de Lully, le plus grand Poëte en Muſique dont nous*

Ces deux conſéquences, qui ne ſont aſſurément pas d'un bon Logicien, perſuaderent l'Abbé Du Bos de la néceſſité d'un expédient qui peut concilier de ſi grandes difficultés, & cet expédient il crut l'avoir trouvé dans ſon ſyſtême & par un mot nouveau qui n'a pas fait fortune. Il appella le Chant des anciens Récitation, & leur Danſe *Saltation.*

Or ce ſyſtême n'a pour

ayons des ouvrages, rendent vraiſemblables les effets les plus ſurprenans de la Muſique des Anciens. Cette contradiction n'eſt pas la ſeule dans laquelle l'eſprit de ſyſtême a entraîné cet Auteur, qui dans tout le reſte de ſon ouvrage eſt digne des plus grands éloges.

baſe que deux erreurs, & il a d'ailleurs tous les caractéres qui peuvent rendre un ſyſtême inadmiſſible.

Premiérement les parties méchaniques de la Muſique, du Chant & de la Danſe des Grecs & des Romains étoient évidemment pour le fonds, pour les principes, & à pluſieurs égards, pour la forme les mêmes que les nôtres.

Secundò. Toute la différence qu'on peut remarquer en elles n'eſt & ne peut être que dans les effets.

Tertiò. Cette différence dans les effets ne peut provenir que de deux cauſes. La ſupériorité de leurs artiſtes

ſur les nôtres eſt la premiere. Notre ſenſibilité* moins grande que la leur eſt la ſeconde.

Je laiſſe ici la Muſique

* Il naît de là une queſtion très-difficile à reſoudre. La ſenſibilité en Muſique eſt-elle plus grande lorſqu'elle eſt exercée que lorſqu'elle ne l'eſt pas ? Il ſemble d'abord que plus l'ame eſt habituée aux ſenſations muſicales, & plus elle a d'aptitude à les ſaiſir, & à s'en affecter. Un Philoſophe moderne paroît être de ce ſentiment ; & il n'en adopte point pour l'ordinaire, qu'il ne l'ait approfondi avec la ſagacité de l'eſprit, & qu'il ne ſçache le déveloper avec tout le feu du génie. Voyez les additions à la Lettre ſur les Sourds & Muets de M. Diderot.

Voici cependant deux faits certains. Les Opéra de *Cambert* tranſporterent tout Paris de plaiſir. Les premiers que donna *Lully* ravirent la Cour & la Ville en extaſe.

ancienne dont je parlerai à fonds dans un ouvrage particulier, pour ne m'occuper que de la Danſe qui doit être aujourd'hui mon ſujet unique.

Or je trouve dans tous les monumens anciens la démonſtration de ma premiere propoſition. Il n'eſt point d'antique repréſentant, par exemple, les Orgies, ſur laquelle on ne voye gravés des mouvemens de Danſe parfaitement ſemblables aux mouvemens de la nôtre. Dans les Tableaux de Philoſtrate de ce genre, je trouve le même caractére. Homére nous retrace dans l'Il-

liade les exercices de *Danſe* des héros Grecs. Il nous décrit les *Danſes* gravées ſur le Bouclier d'Achille. Il nous peint la ſupériorité de *Mérion* dans la *Danſe*. Les Hiſtoriens, les Philoſophes, les Poëtes, les Orateurs, toute l'antiquité déſignent cet art ou cet exercice avec les mêmes expreſſions. Je vois partout que la Danſe étoit formée de pas méſurés, de geſtes, d'attitudes en cadence qui s'exécutoient au ſon des Inſtrumens ou de la voix.

Secondement, *les Danſes* des Fêtes particuliéres des Anciens furent appel ées du même nom générique

qu'on donnoit à la *Danse** théatrale. Nous sçavons, à peu près, comment elles étoient composées **, & la maniére dont on les exécutoit; les nôtres leur sont en tout parfaitement semblables. Il ne seroit certainement pas possible de leur appliquer le systême de l'Abbé Du Bos. Il ne l'a pas fait pour elles, & il ne forme même aucune prétention sur ce point. Or il est évident que si la Danse théatrale ancienne n'avoit pas été formée des pas, des attitudes, des mouvemens de

* Saltatio, Tripudium.

** Voyez Mursius.

la Danſe ſimple, ſi elle avoit eu un autre fonds, en un mot ſi elle n'avoit pas été une vraie Danſe, les Grecs & les Romains, les plus exacts de tous les hommes dans la dénomination des Arts qui leur furent connus, ne ſe feroient pas ſervis d'un ſeul mot générique pour les déſigner l'une & l'autre. Ils firent des mots ſans nombre pour expliquer les différentes Danſes qu'ils exécutoient: chacune a ſon nom qui la diſtingue. Pourquoi n'auroient-ils eu qu'un même mot pour déſigner deux eſpéces qui auroient été tout à fait diſſemblables.

Troisiémement, la diversité des effets de la Danse théatrale ancienne & de la nôtre, qui a induit l'Abbé Du Bos dans la plus grande erreur, se concilie fort aisement avec la certitude dans laquelle il auroit dû être, lui qui connoissoit si bien l'antiquité, que les Grecs & sur-tout les Romains, ont porté cet Art infiniment plus loin que nous; & c'est ce qu'on verra sans obscurité par le détail des faits que j'ai recueillis, pour former la suite historique de cet Ouvrage.

Quatriémement, l'Abbé Du Bos a cru la Danse de

ſon tems parvenue au plus haut point de perfection poſſible. Celle du nôtre lui eſt cependant très-ſupérieure ; & * je prouverai, malgré cela qu'elle n'eſt encore en comparaiſon de celles des Romains, que dans l'état où ſe trouveroit un jeune homme rempli de diſpoſitions heureuſes, avant que des maîtres habiles les euſſent developpés.

Si ce que j'avance eſt vrai

* Je ne parle ici que du fonds de la Danſe. Nous commençons à la varier, à y mettre un feu qu'elle n'avoit pas lorſque l'Abbé Du Bos écrivoit : nous appercevons déja le bon chemin : nous nous mettronr bien-tôt en marche ſans doute.

(& l'on en verra les preuves les moins équivoques dans le cours de cet Ouvrage) que deviennent toutes les conjectures de l'Abbé du Du Bos ? Quel besoin avons-nous d'un systême pour concilier des difficultés qui n'existent point ?

L'édifice élevé par l'Abbé Du Bos sur le fondement de la perfection prétendue de la Danse de son tems, s'écroule donc évidemment de lui-même. J'ose croire par conséquent la partie historique de cet Ouvrage hors de toute atteinte : j'en ai pour garant toute l'antiquité.

Dans la partie didactique,

je n'ai en faveur de mes observations & de quelques regles que j'ai hazardées ; que les preuves mêmes dont je me ſuis aidé pour les établir. Il eſt très-poſſible qu'elles trouvent des contradicteurs ; mais je les remercie d'avance, s'ils daignent me fournir des lumiéres nouvelles. Je n'ai point de ſentiment que je ne ſois prèt de ſacrifier à celui qu'on voudra bien me prouver meilleur que le mien.

Je cherche la vérité, je ſouhaite la trouver, j'aſpire même à l'honneur de la faire connoître ; mais je n'ai nulle ſorte de prétention à

la légiſlation : ce ne ſont point des préceptes que je veux donner ici. Ce ſont ſimplement des réflexions que j'écris, des vues que j'indique, des moyens que je propoſe. Si quelque mot déciſif m'échape, s'il ſe gliſſe dans mon ſtile quelqu'expreſſion tranchante, j'en préviens mes Lecteurs ; je n'ai envie que d'être précis.

La matiére que j'ai traitée eſt neuve en notre langue ; quoique nous ayons déja une Hiſtoire de la Danſe *, & un Traité des Ballets **. Le premier de ces Ouvrages

* Par Bonnet.

** Par le P. Menetrier Jeſuite.

n'a point touché à l'objet que j'ai en vue. Le ſecond eſt un Livre excellent ; mais il roule tout entier ſur un genre que nous n'avons plus & qui n'a qu'un rapport très-éloigné avec la Danſe théatrale, telle que je prétens qu'elle doit être.

Les Corégraphies de Thoinot Arbeau *, de Feuillet, & celle dont Beauchamps ſe fit déclarer auteur par un Arrêt du Parlement, ne ſont que des Rudimens de *Danſe*. Mon objet eſt une eſpéce de poëtique de cet Art.

* Il étoit Chanoine de Langres. La Corégraphie eſt l'art de noter la Danſe, comme on note la Muſique.

ſupériorité préſente dans les points même ſur leſquels on croit de bonne foi n'avoir aucune ſorte de prétention. Voilà une des cauſes principales de la prédilection qu'on conſerve pour les ouvrages de poëſie, pour les tableaux, pour les ſpectacles qu'on connoît déja. Voilà le principe de cette défiance conſtante qu'on ſe plaît à manifeſter dans toutes les occaſions pour les talens contemporains *. Voilà encore le motif ſecret de l'ex-

*Je n'ai point encore joui du plaiſir d'entendre faire un éloge ſans reſtriction de quelqu'un de nos contemporains illuſtres dans les Lettres ou dans les Arts.

cès

cès d'admiration qu'on s'obſtine à prodiguer aux talens qui ne ſont plus.

Qu'il me ſoit permis de tranſcrire ici ce que l'Abbé Du Bos a recueilli à ce ſujet ſur la Danſe. La connoiſſance des faits, abrége les diſcuſſions & rend plus aiſé l'établiſſement des principes.

« Il y a quatre-vingts ans * « que tous les airs de Ballet « étoient un mouvement « lent, & leur chant, s'il «

On a toujours à oppoſer quelque mort dont on ne ſe ſoucie guére, au vivant dont on feint de ſe ſoucier beaucoup.

* Réflexions ſur la Poëſie & la Peinture, 3. v. ſec. 10.

» m'eſt permis d'uſer de
» cette expreſſion, marchoit
» poſément même dans la
» plus grande gaité.

» Le petit Moliere avoit
» à peine montré, par deux
» ou trois airs qu'on pouvoit
» faire mieux. Lorſque Lully
» parut, & quand il com-
» mença de compoſer pour
» les Ballets de ces airs qu'on
» appelle des airs de viteſſe.
» Comme les Danſeurs qui
» exécutoient les Ballets
» compoſés ſur ces airs
» étoient obligés à ſe mou-
» voir avec plus de viteſſe
» & plus d'action que les
» Danſeurs ne l'avoient fait
» juſqu'alors, bien des per-

ſonnes dirent qu'on cor- «
rompoit *le bon goût de la* «
Danſe, & qu'on alloit en «
faire *un Baladinage.* «

Je ne dirai pas qu'on ne «
l'ait quelquefois gâtée à «
force de vouloir l'enrichir.. «
Les perſonnes *qui tiennent* «
pour l'ancien goût alléguent «
les excès où tombent les «
Artiſans qui outrent ce «
qu'ils font, lorſqu'elles «
veulent prouver que le «
goût nouveau eſt vicieux... «
mais le public s'eſt ſi bien «
accoutumé à la nouvelle «
Danſe théatrale, qu'il trou- «
veroit fade aujourd'hui le «
goût de Danſe lequel y re- «
gnoit autrefois. Ceux qui «

» ont vu notre Danſe théa-
» trale arriver par degrés à la
» *perfection où elle eſt parve-*
» *nue*, &c. »

Du peu de mots que je viens de rapporter, il réſulte 1°. Que les embelliſſemens que Lully fit à la Danſe du Théatre, furent d'abord jugés un *Baladinage*; parce qu'ils s'écartoient de l'ancienne tablature commune.

2°. Que pendant que l'Abbé Du Bos vivoit & que Lully n'étoit plus, les opinions étoient tout-à-fait changées & qu'on en étoit venu à n'être content que de ce qu'avoit fait Lully.

3°. Que tout ce qu'on

oſoit tenter alors par-delà étoit reprouvé comme des *excès outrés & de mauvais goût.*

4°. Que lorſque l'Abbé Du Bos écrivoit on étoit très-perſuadé, ainſi que lui, en France, que la Danſe de notre Opéra étoit parvenue au point *de perfection qu'il lui eſt poſſible d'atteindre.*

Ainſi, depuis près de cent ans, on tient à Paris à peu près le même langage ſur chacun des pas que la Danſe fait ſur notre Théatre pour avancer. Ce qu'on croyoit *la Danſe noble*, a été remplacé par ce qu'on a appellé un *Baladinage.* Ce *Baladi-*

nage eſt devenu à ſon tour la ſeule *Danſe noble*, à laquelle on a ſubſtitué dans les ſuites une *Danſe* plus animée, que les louangeurs du tems paſſé ont jugée un excès *outré & de mauvais goût*, & c'eſt cette derniére qu'au tems de l'Abbé du Bos on regardoit *comme la perfection de l'Art.*

La prévention s'expliquera de même ſans doute, ſi une nouvelle Danſe mieux compoſée, plus active, moins monotone, s'établit de nos jours ſur les débris de toutes les autres; mais l'extravagance d'un pareil diſcours miſe une fois en évidence, il n'en ſçauroit

plus résulter aucun danger ni pour les Artistes ni pour l'Art ; & on osera danser sur notre Théatre mieux que du tems de Lully, que du tems de l'Abbé du Bos, que du tems même de *Dupré*, sans craindre de se rendre ridicule.

J'ai eu souvent besoin d'exemples pour éclaircir mes propositions ou pour les prouver ; mais j'ai cru devoir les prendre ailleurs que dans les Ouvrages lyriques des Auteurs vivans. J'ai parlé de Quinault comme on auroit dû toujours en penser, & de *Lamotte*, comme j'en pense.

Un Écrivain, au reſte, qui voudroit faire un Traité philoſophique ſur la Réthorique, n'auroit garde de s'amuſer à des recherches frivoles de Grammaire. Ariſtote & Quintilien ont ſuppoſé les lettres, les mots, la langue, en un mot trouvée & convenue. En écrivant de la *Danſe*, je ſuppoſe de même les pas & les figures, qui ne ſont que les lettres & les mots de cet Art.



TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

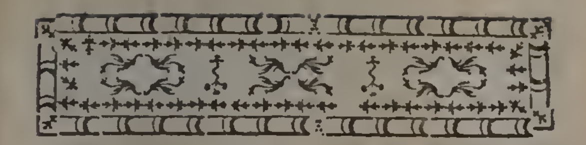
LIVRE SECOND.



LIVRE TROISIEME.



TRAITÉ



LA DANSE

ANCIENNE ET MODERNE;

OU

TRAITE' HISTORIQUE

DE LA DANSE.

****

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De l'utilité de la Théorie dans tous les Arts.

IL eſt des point fixes d'où tous les Arts ſont d'abord parti & un but permanent auquel ils s'ef-

forcent ſans ceſſe d'atteindre. Le Talent eſt indiſpenſable, pour les pratiquer avec ſuccès : il ſuffit de les avoir approfondis, pour en écrire avec fruit.

Un Artiſte entraîné par cette eſpece d'inſtinct, que la Nature ſeule donne, & que rien ne ſupplée, franchit quelquefois, ſans s'égarer, une carriere difficile qu'il lui auroit été impoſſible de bien meſurer; tandis qu'un Philoſophe, qui, le compas à la main, la décrit avec ordre, en ſonde les principes, développe tous ſes détours, manqueroit d'haleine, ſans doute, dès le premier pas, s'il ſe hazardoit d'y courir.

L'erreur ſeroit extrême, ſi on concluoit de-là, que la Pratique eſt ſuffiſante, & que la théorie eſt inutile. Elle ſera toujours la bouſſole des Arts : en montrant

les points cardinaux de la route, elle l'abbrége & la rend sûre.

Le talent dénué de la connoiſſance approfondie de l'Art, nous a donné *Rotrou* : la théorie ſeule, n'a pû faire de l'*Abbé d'Aubignac*, qu'un Poëte froid & ſtérile : les deux enſemble ont produit *P. Corneille.* *

Pour exceller dans un Art, il faut donc, non-ſeulement les diſpoſitions diſtinctives qu'il exige ; mais encore la connoiſſance profonde des moyens qui ſervent à le développer avec sûreté. L'homme rare qui réunit la théorie & le talent, s'éleve, avec les aîles de l'Aigle, juſqu'au ſublime : l'homme commun qui les confond ou qui les ſépare, man-

* Voyez les Diſcours qui ſont à la tête de ſes Tragédies.

que de vûes, de force, & d'appui : il rampe toute sa vie, avec la multitude.

CHAPITRE II.

Des moyens qui conduisent à la connoissance des Arts.

IL y a une affinité réelle entre tous les Arts ; une espece de chaîne les rapproche tous & les lie. Si quelquefois dans leurs diverses productions, on cesse d'appercevoir leurs rapports ; si leur liaison semble se perdre dans la multiplicité variée de leurs opérations, c'est que les yeux en sont distraits par les objets actuels qui les occupent ; mais le fil échappe sans se rompre : des regards attentifs qui le cherchent, le démêlent toujours.

On croit voir alors pluſieurs enfans d'un même pere, heureuſement nés, élevés avec ſoin, & chargés d'emplois différens. Chacun d'eux, avec des traits marqués qui le diſtinguent, en a cependant qui lui ſont communs avec les autres. C'eſt un air de famille qui frappe & qui rappelle malgré ſoi, le ſouvenir du pere & des freres.

Il en eſt au ſurplus de tous les Arts, comme de toutes les Sociétés qui ſe ſont formées entre les hommes. Il faut, pour les bien connoître, remonter aux cauſes premieres.

Veut-on ſçavoir quelles ſont les mœurs qui dominent dans une Monarchie floriſſante, dans une République ſagement gouvernée, dans une famille intimement unie ? Qu'on démêle le ca-

ractere du Roi qui regne ; l'eſprit des Loix qui enchaînent cette foule de Citoyens ; les maximes favorites de ce chef de famille : la clef eſt trouvée. Les Peuples par inſtinct, ſe modélent toujours ſur leurs Maîtres : les Républiquains ſont eſclaves volontaires de leurs Loix : les enfans ſont par habitude, les échos de leurs peres.

On a de même la clef des Arts, lorſqu'on ſçait remonter à leurs ſources primitives ; parce qu'elles ſont leurs cauſes premieres. L'Artiſte qui les ignore n'eſt qu'une machine groſſiere qui ſuit aveuglément l'impulſion du reſſort qui la fait mouvoir, & tous les hommes en général, qui, dans les Arts dont ils s'occupent ou dont ils s'amuſent, ne cherchent, n'attendent, n'apperçoivent que leurs

effets, n'ont qu'une jouiſſance imparfaite, qui les met à tous les inſtans dans le danger d'en juger mal, & de leur nuire.

Dès qu'une fois, au contraire, on a connu les ſources primitives des Arts, il ſemble que leur Temple s'ouvre : le voile qui en couvroit le Sanctuaire ſe déchire : on les voit naître, croître & s'embellir : on les ſuit dans leurs divers âges : on ſe plaît à débrouiller les différentes révolutions, qui, en certains tems, ont dû les arrêter dans leur courſe, ou qui, dans des circonſtances plus heureuſes, ont facilité leurs progrès. On a bien-tôt alors un tableau combiné des effets & des cauſes : on jouit de l'expérience de tous les tems, & de la ſienne. L'Artiſte inſtruit apperçoit la perfection & la ſaiſit :

l'Amateur découvre les marches ſecrettes de l'induſtrie, les loue avec choix, & les rend plus sûres : la multitude jouit cependant, & l'Etat devenant plus floriſſant tous les jours par les efforts redoublés des Artiſtes, que la Théorie éclaire, voit augmenter à la fois, ſa conſidération, ſes plaiſirs & ſa gloire.

L'Hiſtoire raiſonnée des Arts, eſt donc leur vraie, leur utile, & peut-être leur unique théorie. Ce n'eſt que long-tems après leurs premiers ſuccès que les Philoſophes en ont écrit. Il falloit attendre que le tems eût réuni les différentes opinions des hommes ſur ce qui leur plaiſoit, pour pouvoir enſeigner quels étoient les vrais moyens de leur plaire.

CHAPITRE III.

Objet de cet Ouvrage.

LEs Artiſtes en général n'ont que des traditions incertaines : ils ſe conduiſent par des habitudes contractées de longue-main, ou par des caprices du moment.

Ils ont donc beſoin d'une hiſtoire qui fixe leurs incertitudes, d'une lumiere pure qui leur montre les erreurs, le danger, le mauvais goût de leurs habitudes; d'un fond aſſez riche, pour rendre utiles ces mêmes caprices que l'ignorance rend preſque toujours nuiſibles.

Les Amateurs ont toujours des prédilections : leurs ſuffrages

manquent de cette impartialité précieuse qui pourroit seule rendre leurs jugemens respectables. Ils ont des goûts exclusifs pour certains genres ; & le bon goût les admet tous ; il ne rejette que le mauvais, dans quelque genre qu'il puisse être : ils ont enfin des préjugés, & les préjugés sont le poison le plus subtil de l'esprit.

Un Traité fondé sur l'expérience de tous les tems, seroit par conséquent le moyen le plus sûr, de leur ouvrir les yeux sur l'injustice de leurs préférences, sur le peu de justesse de leurs goûts, sur les erreurs de leurs opinions.

Il est des Sociétés choisies qui connoissent le prix des talens, des cercles aimables qui en jouissent, des ames vives & délicates qui les aiment. Ainsi un ouvrage

qui raſſembleroit les moyens de les multiplier, auroit ſans doute, quelques droits ſur leurs loiſirs. La bonne Compagnie de ce ſiécle lit & s'éclaire. Jamais la pédanterie ne fut ſi décriée ; mais jamais auſſi l'inſtruction ne fut ſi répandue.

Cette foule d'hommes oiſifs qu'on ne ſçauroit déſigner que par les places d'habitude qu'ils occupent à nos ſpectacles, cet eſſain de femmes à prétentions qui cherchent ſans ceſſe le plaiſir, & que le plaiſir fuit toujours ; cette jeuneſſe légere, qui juge de tout, & qui ne connoît encore rien ; ces gens aimables du Monde, qui prononcent toujours ſans avoir vû, & qui en effet rencontrent mieux quelquefois que s'ils s'étoient donnés la peine de voir, font tous partie de la multitude,

qui prend le ton, ſans s'en douter, des Artiſtes, des Amateurs, & de la bonne Compagnie. *

Ainſi un Traité qui corrigeroit les abus, & qui aideroit les progrès de l'Art, leur deviendroit par contre-coup infiniment utile, ſans même qu'il fût beſoin qu'ils ſe donnaſſent la peine de le lire.

Il y a une eſpece d'hommes pour qui ſeuls, tous les Traités les plus Philoſophiques ſeront toujours inſuffiſans. La flatterie les a perſuadés de la ſupériorité de leur être : la médiocrité leur baiſe ſervilement les pieds, & ils la protegent : le grand talent, à qui la

* Chaque petite ou grande Société ſe prétend *la bonne Compagnie.* Je ne parle ici que de celle qui l'eſt, de celle, pour la déſigner par un ſeul trait, que la mauvaiſe voudroit faire croire ridicule.

fierté eſt ſi naturelle les néglige, & ils le dédaignent.

CHAPITRE IV.

Origine de la Danſe, définition qui en a été faite par les Philoſophes.

L'Homme a eu des ſenſations au premier moment qu'il a reſpiré, & les ſons de la voix, le jeu des traits du viſage, les mouvemens du corps ont été ſeuls les expreſſions de ce qu'il a ſenti.

Il y a naturellement dans la voix des ſons de plaiſir & de douleur, de colere & de tendreſſe, d'affliction & de joie. Il y a de même dans les mouvemens du viſage & du corps, des geſtes de tous ces caracteres; les uns ont été les

ſources primitives du Chant, & les autres de la Danſe.

C'eſt-là ce langage univerſel entendu par toutes les Nations & par les animaux même; parce qu'il eſt antérieur à toutes les conventions, & naturel à tous les êtres qui reſpirent ſur la terre.

Ces ſons inarticulés qui étoient une eſpece de chant; & (ſi on peut s'exprimer ainſi) la Muſique naturelle, en ſe développant peu à peu, peignirent d'une maniere non équivoque, quoique groſſiere, toutes les différentes ſituations de l'ame, & ils furent précédés & ſuivis à l'extérieur de geſtes relatifs à toutes ces diverſes ſituations.

Le corps fut paiſible ou s'agita, les yeux s'enflammerent ou s'éteignirent; le viſage ſe colora ou pâlit; les bras s'ouvrirent ou ſe

fermerent, s'éleverent vers le ciel ou retomberent vers la terre ; les pieds formerent des pas lents ou rapides ; tout le corps enfin répondit par des poſitions, des attitudes, des ſauts, des ébranlemens aux ſons dont l'ame peignoit ſes mouvemens. Ainſi le Chant, qui eſt l'expreſſion primitive du ſentiment, en a fait développer une ſeconde qui étoit dans l'homme, & c'eſt cette expreſſion qu'on a nommée *Danſe.*

On voit par-là que le Chant & la Danſe, que quelques Auteurs & le vulgaire ont cru des expreſſions outrées, nous ſont cependant auſſi naturels que le geſte même & la voix. L'un & l'autre ne ſont en effet, que les inſtrumens de ces deux Arts auxquels ils ont donné lieu, & dont la Nature elle-même eſt le principe.

Dès qu'il y a eu des hommes, il y a eu ſans doute des Chants & des Danſes. Suivez ces tendres enfans, depuis leur entrée dans le monde, juſqu'au moment où leur raiſon ſe développe c'eſt la Nature primitive qui ſe peint dans les ſons de leur voix, dans les traits de leur viſage, dans leurs regards, dans tous leurs mouvemens. Obſervez cette pâleur ſubite, ces contorſions vives, ces cris perçans, lorſque leur ame eſt affectée d'un ſentiment de douleur. Voyez ce ſouris aimable, ces regards de feu, ces mouvemens rapides, lorſqu'elle eſt émuë par un ſentiment de joie. Vous ſerez alors aiſément perſuadé, que l'on a chanté & danſé depuis la création du monde juſqu'à nous, & qu'il eſt vraiſemblable que les hommes chante-

ront & danſeront juſqu'à la deſtruction totale de l'eſpece humaine.

Les différentes affections de l'ame ſont donc l'origine des geſtes, & la Danſe qui en eſt compoſée, eſt par conſéquent l'Art de les faire avec grace & meſure relativement aux affections qu'ils doivent exprimer.

Auſſi a-t-elle été définie par les Philoſophes qui l'ont le mieux connue, l'*Art des geſtes*. Quoiqu'ils ſoient tous naturels à l'homme, on a cependant trouvé des moyens, pour donner aux mouvemens du corps les agrémens dont ils étoient ſuſceptibles. La Nature a fourni les poſitions : l'expérience a donné les régles.

On apprend ainſi à danſer, quoiqu'on ait en ſoi tous les pas dont ſe forme la Danſe, comme

on apprend à chanter, quoiqu'on ait dans la voix tous les ſons dont ſe forme le chant ; parce qu'on développe, par le ſecours de l'Art, le don reçu de la nature.

CHAPITRE V.

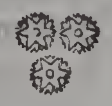
Premier emploi de la Danſe.

LE Chant & la Danſe une fois connus, il étoit dans la nature qu'on les fît d'abord ſervir à la démonſtration d'un ſentiment qu'elle a profondément gravé dans le cœur de tous les hommes.

Ils ſortoient à peine des mains du Créateur la voûte azurée des Cieux, la lumiere, l'éclat, la chaleur du Soleil, les Aſtres de la nuit, l'immenſe variété des pro-

ductions de la terre, tous les Etres vivans & inanimés, étoient pour les yeux des premiers humains, des signes éclatans de la toute-puissance de l'Etre Suprême, & des motifs touchans de reconnoissance pour leurs cœurs.

Il est donc très-vraisemblable que les hommes chanterent d'abord les bienfaits de Dieu, & ils danserent, quoique sans doute assez mal, pour exprimer leur respect & leur gratitude. Aussi la Danse sacrée est-elle la plus ancienne, & la source dans laquelle on a puisé dans les suites toutes les autres.



CHAPITRE VI.

Définition, & Division de la Danse sacrée.

LA Danse sacrée est celle que le Peuple Juif pratiquoit dans les fêtes solemnelles établies par la Loi; ou dans les occasions de réjouissances publiques, pour rendre graces à Dieu, l'honorer, & publier ses louanges.

On a encore donné ce nom à toutes les Danses que les Egyptiens, les Grecs & les Romains instituerent à l'honneur de leurs faux Dieux, à celles qu'on pratiquoit dans la primitive Eglise, & à toutes les autres, en un mot, qui, dans les différentes Religions du monde, ont

fait partie du culte reçu.

Ce ſont-là (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) les premiers jets qu'a produit cet Art; mais ſemblable à ces ſources fécondes, qui, preſqu'en ſortant du rocher, à travers lequel elles ſe ſont frayé un paſſage, s'étendent, groſſiſſent & forment de grandes rivieres, on le vit, dès ſon origine, ſe répandre chez toutes les Nations de la terre. Je vais le ſuivre, depuis ſes commencemens, juſqu'au tems de ſa plus grande gloire. Je ferai connoître ſes ſuccès, & je ne diſſimulerai point ſes chûtes, ni ſa décadence. Puiſſai-je un jour, le voir au point de perfection, où il eſt quelquefois parvenu, & dont peut-être il ne s'éloigne encore aujourd'hui, que parce qu'on l'ignore autant qu'on l'aime.

CHAPITRE VII.

De la Danse sacrée des Juifs.

APrès le passage de la Mer-Rouge, Moyse & sa Sœur rassemblerent deux grands Chœurs de Musique, l'un composé d'hommes, & l'autre de femmes. Moyse se mit à la tête du premier; Marie précédoit le second. Ils avoient tous à la main des tambours, & ils chanterent en dansant, avec les plus vifs transports de reconnoissance, ce beau Cantique que nous lisons dans l'Exode. *

* Sumpsit ergò Maria Prophetissa soror Aaron timpanum in manu suâ; egressæque sunt omnes mulieres post eam cum timpanis & choris quibus præcinebat dicens, cantemus Domino, &c. *Exode* 15.

Ces inſtrumens, ces chœurs de Muſique raſſemblés & arrangés avec tant de promptitude, ſuppoſent une habitude du Chant & de la Danſe, fort antérieure au moment de l'exécution.

Les Juifs inſtituerent dans les ſuites, pluſieurs Fêtes ſolemnelles : la Danſe en fit toujours une partie principale. Les Filles de Silo danſoient dans les champs, ſuivant l'ancien uſage, lorſque les jeunes Garçons de la tribu de Benjamin, à qui on les avoit refuſées, les enleverent de force, ſur l'avis des Vieillards d'Iſraël. *

* Cœperuntque conſilium, atque dixerunt : ecce ſolemnitas Domini in Silo anniverſaria : ite & latite in vineis; cumque videritis filias Silo ad *ducendos choros* ex *more* procedere, exite repente de vineis, & rapite ex eis ſinguli uxores ſingulas & pergite in terram Benjamin. *Jud., cap.* 7.

Lorſque la Nation ſainte célébroit quelque événement heureux où le bras de Dieu s'étoit manifeſté d'une maniere éclatante, les Lévites exécutoient des Danſes ſolemnelles, qui étoient toujours compoſées par le Sacerdoce. C'eſt dans une de ces circonſtances que le Roi David ſe joignit aux Miniſtres des autels, & qu'il danſa en préſence du peuple Juif, devant l'Arche, depuis la maiſon d'Obededon juſqu'à la ville de Bethléem.

Cette marche ſe fit avec ſept chœurs de Danſeurs, au ſon des Harpes & de tous les autres Inſtrumens de Muſique, en uſage chez les Juifs.*

Dans preſque tous les Pſeaumes,

* On en voit la figure & la deſcription dans le premier tome des Commentaires ſur la Bible du *P. Calmet.*

mes, on trouve des traces de cette ancienne inſtitution *, & les Interprêtes de l'Ecriture ſont ſur ce point d'un ſentiment unanime. *Je penſe*, dit un des plus célébres, *qu'on doit entendre dans tous les Pſeaumes, par les chœurs, dont ils font mention, une troupe d'hommes danſans au ſon de divers inſtrumens de Muſique. Car, je ne crois pas qu'on puiſſe douter de la multitude des Danſes & des Chants en uſage chez le peuple Juif* **.

On voit d'ailleurs, dans les Deſcriptions qui nous reſtent des

* Filii Sion exultent in Rege ſuo; laudent nomen ejus in choro. In timpano & pſalterio pſallant ei. *Pſ.* 149. *&c.*

** Exiſtimo in utroque Pſalmo nomine chori intelligi poſſe cum certo inſtrumento homines ad ſonum ipſius tripudiantes .... de tripudio ſeu de multitudine ſaltantium minimè dubito. *Lorin in Pſ.* 149. *v.* 3.

Temples de Jérusalem, de Garizim, & d'Alexandrie, qu'une partie de ces Edifices étoit formée en espéce de théâtre auquel les Juifs avoient donné le nom de *Chœur.* Cette partie étoit toujours occupée par le Chant & la Danse, qu'on y exécutoit avec la plus grande pompe dans toutes les solemnités.

Lés Egyptiens étoient le Peuple le plus à portée de saisir tout l'extérieur d'un culte dont l'esprit leur étoit échappé. C'est en passant par ce premier canal, qu'il s'altéra, & qu'il se répandit bientôt, en achevant de se corrompre, chez tous les autres Peuples de la terre.



CHAPITRE VIII.

De la Danſe ſacrée des Egyptiens.

TOut étoit myſtére dans la Religion des Egyptiens. Leurs Prêtres qui l'avoient formée des notions primitives & de celles que le voiſinage des Hébreux leur avoit données, envelopperent d'un voile ſombre une croyance & des ſuperſtitions qui n'étoient pas moins obſcures à leurs propres yeux, qu'aux regards mêmes des Peuples qu'ils feignoient d'inſtruire. Le myſtére leur donnoit un air reſpectable qui s'accordoit avec leur ignorance & qui favoriſoit leur ambition. Comme les cérémonies des Juifs étoient, d'ailleurs, plus aiſées à

copier, que le fond de leur Religion n'étoit facile à pénétrer, les Prêtres d'Egypte aſſortirent aiſément à leur plan, les premieres, & ils laiſſerent autour de la ſeconde, d'épaiſſes ténébres. Ils en faiſoient ſortir, à leur gré, quelques foibles traits de lumiere qui ſervirent à établir leur puiſſance, & à égarer les peuples qu'ils avoient intérêt de ſéduire.

C'eſt dans cet eſprit que la Danſe fut un des points fondamentaux de leur culte. Celle qu'ils imaginerent, pour exprimer les divers mouvemens des Aſtres, fut la plus ingénieuſe ; & celles qu'ils inſtituérent dans les ſuites, pour la fête d'Apis, furent les plus ſolemnelles.

Les Prêtres revêtus d'habits éclatans, & ſur des airs harmonieux d'un caractére noble, exé-

cutoient la premiere en tournant autour de l'Autel. Ils le considéroient comme le Soleil placé dans le milieu du ciel, & ils figuroient par leur Danse le cercle des signes célestes sous lequel l'Astre de la lumiere fait son cours journalier & annuel *

Ils exécutoient les autres dans la consécration du bœuf Apis. Il falloit que ce bœuf eût tout le poil du corps noir, sur le dos la figure d'un aigle, celle d'un escargot sous la langue, les poils de la queuë doubles, & une marque blanche sur le côté droit ressemblante au croissant de la Lune. Une génisse devoit l'avoir conçu d'un coup de tonnerre.

Ces marques extérieures étoient évidemment l'ouvrage de la four-

* On s'exprime ici conformément à la Physique connue des Egyptiens.

berie des Prêtres ; auſſi ne déclaroient-ils, qu'ils avoient découvert le Taureau qu'ils vouloient conſacrer, que lorſqu'ils croyoient avoir donné le tems à la crédulité & à la ſuperſtition de ſe perſuader que ce miracle étoit opéré en faveur de leurs priéres & de leurs ſacrifices.

Le Taureau, tel qu'on vient de le peindre, trouvé par les Prêtres, nourri pendant quarante jours dans la ville du Nil, & ſervi par des femmes nuës, étoit enfin conduit à Memphis dans une barque dorée.

A ſon arrivée, les Prêtres, les Grands de l'Etat & le Peuple, alloient le recevoir avec la plus grande pompe & le conduiſoient dans le temple au ſon de mille inſtrumens.

C'eſt alors que les Prêtres fi-

guroient dans leur marche & dans le temple, les exploits, les conquêtes & les bienfaits d'Oſiris. Leur Danſe en étoient la repréſentation animée : d'abord, c'étoit ſa naiſſance myſtérieuſe *, les amuſemens de ſon enfance, ſes amours avec la Déeſſe *Iſis.*

Ils le peignoient enſuite entouré d'une troupe de Guerriers, des Satires, & des Muſes, allant conquérir les Indes, pour leur faire connoître la vertu, & pour y répandre l'abondance & le bonheur.

Ils paſſoient de cette action à ſon triomphe ſur ſes barbares fréres. L'Egypte le couronnoit, le reconnoiſſoit pour ſon pere,

* On avoit inſtitué une Fête particuliere pour célébrer ce grand Evénement: elle étoit nommée, *la Fête Pamilie.*

pour ſon bienfaiteur , pour ſon Roi.

On réſervoit ſon Apothéoſe & celle d'Iſis pour le Temple ; & ce ſpectacle auſſi impoſant que magnifique étoit terminé par des Danſes vives & gayes qui faiſoient paſſer la joie & l'amour dans le cœur d'un peuple innombrable qui en avoit été le ſpectateur.

Selon les Livres ſacrés des Egyptiens , le Bœuf Apis ne devoit vivre qu'un tems limité. Lorſqu'il touchoit au terme fatal , les Prêtres d'Oſiris le conduiſoient ſur le bord du Nil , & ils l'y noyoient , après lui en avoir démandé la permiſſion , avec les démonſtrations du reſpect le plus profond. On l'embaumoit enſuite , & on lui faiſoit des obſéques magnifiques. Les Prêtres exécu-

toient alors sur le rivage, dans les rues & dans le temple, des Danses funébres, qui exprimoient le malheur que les Peuples pleuroient, & tout restoit plongé en Egypte dans la tristesse & le deuil, jusqu'à l'apparition du nouvel Apis.

Dans ce moment, les fêtes, les festins, les danses recommençoient, comme si Osiris eût paru lui-même. Les réjouissances publiques duroient ainsi pendant sept jours.

C'est en se rappellant cette fête, que le Peuple de Dieu imagina dans le désert, la danse sacrilége autour du veau d'or. S. Grégoire dit, que, plus cette danse fut nombreuse & solemnelle, plus elle parut abominable aux yeux de Dieu, parce qu'elle

étoit une *imitation des Danses impies des Idolâtres.*

Comme les Prêtres d'Osiris avoient pris originairement des Prêtres du vrai Dieu, une partie de leurs cérémonies ; le Peuple Juif, à son tour, entraîné par le penchant à l'imitation si puissant dans l'homme, se rappella, dans le désert, le culte du Peuple qu'il venoit de quitter, & il l'imita. Ainsi les hommes qui se sont toujours regardés comme des Etres fort supérieurs, n'ont cependant été depuis la création, que les singes les uns des autres.



CHAPITRE IX.

De la Danse sacrée des Grecs & des Romains.

AU tems où les Grecs étoient plongés dans la plus stupide ignorance, Orphée qui avoit parcouru l'Egypte, & qui s'y étoit fait initier aux mystéres d'Isis, sema, à son retour dans sa Patrie, ses connoissances & ses erreurs.

Jamais terroir ne fut plus fertile. Bien-tôt la Gréce surpassa l'Egypte par la magnificence de ses fêtes, & par le nombre de ses superstitions.

La Danse fut donc établie pour honorer les Dieux dont Orphée instituoit le culte; & comme elle faisoit une partie principale des

cérémonies & des ſacrifices, à meſure qu'on élevoit des autels à quelque Divinité nouvelle, on inſtituoit auſſi pour l'honorer, des Danſes particulieres ; & toutes ces Danſes furent nommées Sacrées.

Il en fut ainſi chez les Romains, qui adopterent ſucceſſivement tous les Dieux des Grecs. Les Brigands qui avoient ſuivi Romulus, troupe féroce, raſſemblée au hazard, prête à chaque inſtant à ſe diviſer & à ſe détruire, ne connoiſſoient encore aucun de ces liens ſacrés, qui rendent agréables, utiles, & ſolides, les ſociétés des hommes. Numa crut, qu'en jettant parmi eux les fondemens d'une Religion, il parviendroit au but glorieux qu'il ſe propoſoit. Il ne ſe trompa point. Les Romains

lui dûrent leurs premieres Loix, leurs ſuperſtitions, & peut-être leur gloire.

Ce Roi forma d'abord un Collége de Prêtres qu'il inſtitua, pour deſſervir l'Autel de Mars. Il régla leurs fonctions, leur aſſigna des revenus, fixa leurs cérémonies, & il imagina, pour les rendre plus auguſtes, la Danſe qu'ils exécutoient dans leurs marches, dans les ſacrifices, & dans les fêtes ſolemnelles. Elle fut nommée la Danſe des *Saliens.* *

Toutes celles qui furent inſtituées dans les ſuites, à Rome & dans l'Italie, pour honorer les Dieux, dériverent de cette premiere. Chacune des Divinités que Rome adopta, eut comme

* Du nom qu'il donna aux Prêtres de Mars.

Mars des Temples, des Prêtres, & des Danses.

Les Philosophes * des siécles les plus reculés qui ont cherché la premiere cause de la Danse sacrée, ont cru la trouver dans l'idée qu'ils s'étoient faite de la Divinité. Ils la regardoient comme l'harmonie du Monde, & ils croyoient, qu'elle ne pouvoit être mieux honorée, que par des Danses régulieres qui leur sembloient une image du concert & de l'accord de ses perfections.

C'est en partant de ce principe, que les Prêtres se persuadoient quelquefois de fort bonne foi, que la Divinité qu'ils adoroient en dansant, les agitoit intérieurement, par ces trémoussemens violens, qu'ils appelloient *Fureur sacrée.*

* *Pithagore.*

Leurs yeux alors s'enflâmoient ; les contorſions les plus rapides ſuccédoient à la Danſe meſurée qu'ils avoient d'abord exécutée. Que ne peut pas la force de l'imagination ſur les hommes d'un ſang vif ? Les Prêtres alors ſe croyoient vraiment inſpirés : les Peuples recueilloient leurs diſcours comme des oracles, & quelques événemens amenés par le hazard avoient ſuffi pour établir l'extravagante crédulité des uns, & la ſotte ſuperſtition des autres.

Les Perſes & les Indiens qui adoroient le Soleil, les Gaulois, les Allemans, les Anglois, les Eſpagnols qui avoient leurs Dieux particuliers, tous les Peuples enfin du Monde connu, à quelque idole qu'ils ayent ſacrifié, ont

toujours fait de la Danse l'objet principal de leur culte, & leurs Prêtres ont tous été danseurs par état.



CHAPITRE X.

De la Danſe ſacrée des Chrétiens.

L'Egliſe, en réuniſſant les Fidéles, en leur inſpirant un dégoût légitime des vains plaiſirs du monde, en les attachant à l'amour ſeul des biens éternels, cherchoit à les remplir, en même tems d'une joie pure dans la célébration des Fêtes qu'elle avoit établies, pour leur rappeller les bienfaits d'un Dieu Sauveur.

La Danſe avoit été de tous les tems un ſigne d'Adoration, une démonſtration extérieure de la dépendance des créatures, une expreſſion primitive de reconnoiſſance. Elle ſe préſenta naturellement à l'eſprit des premiers

Chrétiens, comme un moyen d'animer leurs Fêtes, d'embellir leurs Cérémonies, de rendre leur Culte plus imposant.

Pendant les persécutions qui troublerent leur paix, il se forma des Congrégations d'hommes & de femmes, qui, à l'exemple des *Thérapeutes*,* se retirerent dans les déserts. Ils se rassembloient dans les hameaux, les Dimanches & les Fêtes; & ils y dansoient pieusement, en chantant les Priéres, les Pseaumes, & les Hymnes qui retraçoient la solemnité du jour.

Lorsqu'après les orages, le calme qui leur succédoit, laissa la liberté d'élever des Temples, on disposa ces édifices relative-

* C'est un mot Grec qui signifie *Serviteur*. On avoit nommé ainsi ceux qui s'appliquoient à la vie contemplative. On n'a pas éclairci s'ils étoient Juifs, ou Chrétiens.

ment à cette partie extérieure du culte. Ainſi, dans toutes les premieres Egliſes, on pratiqua un terrain élevé, auquel on donna le nom de *Chœur.* Il étoit, comme dans les Temples de l'ancienne Loi, ſéparé de l'Autel, & formé en eſpece de théâtre. Tels ſont ceux qu'on voit encore aujourd'hui à Rome, dans les Egliſes de S. Clément & de S. Pancrace.

C'eſt-là, qu'à l'exemple des Prêtres & des Lévites, le Sacerdoce de la Loi nouvelle formoit des Danſes ſacrées à l'honneur du Dieu des Chrétiens.

Chaque Myſtére, chaque Fête avoit ſes Hymnes, ſon Office & ſes Danſes. Les Prêtres, les Laïques, tous les Fidéles danſoient pour honorer Dieu. Si l'on en croit même Scaliger, les premiers Evêques ne furent appellés *Præ-*

Jules * dans la langue Latine, que parce qu'ils commençoient & menoient la Danſe dans les Fêtes ſolemnelles.

Les Chrétiens d'ailleurs les plus zélés s'aſſembloient la nuit devant la porte des Egliſes, la veille des grands Jours; & là, pleins d'une ſainte joie, ils formoient des Danſes, en chantant des Cantiques, qui rappelloient le Myſtére qu'on devoit ſolemniſer le lendemain.

Ces faits hiſtoriques une fois connus, on ne doit plus être étonné des éloges que les Saints Peres font de la Danſe, dans mille endroits de leurs Ecrits. S. Grégoire de Naziance prétend que celle que le Roi David exécuta devant l'Arche, étoit un Myſtére, qui nous enſeigne quelle eſt la joie

* A Præſiliendo.

& l'agilité avec lesquelles on doit aller à Dieu ; & lorsque ce Pere reproche à l'Empereur Julien l'abus qu'il faisoit de cet exercice, il lui dit avec la véhémence d'un Orateur & le zéle d'un Chrétien : * *Si vous vous livrez à la Danse ; si votre penchant vous entraîne dans ces Fêtes que vous paroissez aimer avec fureur ; dansez : j'y consens ; mais pourquoi renouveller les Danses licencieuses de la barbare Hérodias, qui firent verser le sang d'un Saint ? Que n'imitez-vous plutôt ces Danses respectables que le Roi David exécuta avec tant de zéle devant l'Arche d'Alliance ? Ces exercices de piété & de paix sont dignes d'un Empereur, & font la gloire d'un Chrétien.*

C'est dans cet esprit, que les

* Greg. de Naz. ad Jul.

Interprétes ſacrés nous diſent que les Apôtres, les Martyrs, les Docteurs, & tous les Chrétiens qui ont défendu la Foi contre les ennemis de l'Egliſe, ſont, dans la célébrité de ſes ſolemnités, ces troupes de Soldats vainqueurs, qui, dans le Cantique des Cantiques, danſent après le combat *

Le Pomeranche & le Guide, n'ont peint les Anges danſans que d'après S. Baſile, qui nous les repréſente toujours occupés à cet exercice dans le ciel, en nous exhortant de les imiter ſur la terre. **

* Quid videbitis in ſunamite niſi choros caſtrorum *cap.* 7. *v.* 1. Chori caſtrorum ſunt choreæ, tripudia, & ſaltationes Militum triumphantium. *Cor.*

** Quid itaque Beatius eſſe poterit quam in terrâ tripudium Angelorum imitari. S. *Baz. Ep.* 1. *ad Greg.*

Telle étoit en effet la pieuſe ſimplicité des premiers Chrétiens, qu'ils ne voyoient dans la Danſe qu'une imitation ſainte des tranſports d'allégreſſe des Bienheureux. Les Hymnes, la Tradition, les Cantiques ne leur préſentoient cet exercice que comme une expreſſion touchante de la félicité pure à laquelle ils aſpiroient.

Tantôt c'étoient les tendres victimes de la cruauté d'Hérode, ces premiers Martyrs de la Loi nouvelle, qui, couronnés de fleurs, & la palme à la main, formoient des Danſes légeres autour de l'autel qu'ils avoient arroſé de leur ſang. *

Quelquefois on leur retraçoit

* . . Vos prima Chriſti victima,
Grex immolatorum tener,
Palmis & coronis luditis.

des chœurs de jeunes Vierges qui ſe raſſembloient autour de l'Epoux. Leurs Danſes vives & modeſtes lui peignoient leurs chaſtes deſirs, & leurs tendres regards lui demandoient le prix de leur amour. *

On ne repréſentoit à leur Foi, toute cette foule de Saints qui les avoient précédé, dans la carriere où ils couroient, que comme des chœurs différens ** dont la Danſe triomphante célébroit dans le Ciel, la miſéricorde, les bienfaits, & la gloire de Dieu.

Cependant la Danſe ſacrée de l'Egliſe, ſuſceptible, comme les

* . . Septus Choreis Virginum
Sponſus decorus gloriâ
Sponſiſque reddens præmia.

*.. Te glorioſus Apoſtolorum chorus,
Chorus ſacratus Martyrum;
Chori ſanctarum Virginum, &c.

meilleures

meilleures institutions, des abus qui naîtront toujours de la foiblesse & de la bisarrerie des hommes, dégénéra après les premiers tems de ferveur, en des pratiques dangéreuses qui allarmerent la piété des Papes & des Evêques. Cette institution éprouva le sort des festins de charité. * Comme la dissolution & la débauche se glisserent dans cette Fête établie, pour réunir par des liens de paix & les Payens & les Juifs qui avoient embrassé le Christianisme ; la dissipation & la licence corrompirent de même les Danses des Chrétiens, qui n'avoient été instituées que pour les maintenir dans un esprit de recueillement, de joie pure, & de piété. L'Eglise alors s'arma de ses foudres, pour les réprimer ; & suc-

* On la nommoit la fête des Agapes.

ceſſivement elles furent tout-à-fait abolies par différens Conciles, par un grand nombre d'aſſemblées Sinodales, & par les Ordonnances de nos Rois.

Dans quelques pays Catholiques cependant, la Danſe fait encore partie des cérémonies de l'Egliſe. En Portugal, en Eſpagne, dans le Rouſſillon, on exécute des Danſes ſolemnelles en repréſentation de nos Myſtéres, & à l'honneur de quelques Saints.

Le Cardinal Ximénès rétablit dans la Cathédrale de Tolède, l'ancien uſage des Meſſes des ~~Muſſarabes~~, pendant leſquelles on danſe dans le chœur & dans la nef. En France même, au milieu du dernier ſiécle, on voyoit encore les Prêtres & le Peuple de Limoges danſer en rond dans le chœur de S. Leonard. A la fin

Mozarabes

de chaque Pſeaume, ils ſubſtituoient au *Gloria Patri* ce verſet qu'ils chantoient avec les plus vifs transports de zéle & de joie; *San Marceau pregas per nous, & nous eſpingaren per bous.*

Le Pere Ménétrier * Jéſuite, dit avoir vû de ſon tems, dans quelques Egliſes, les Chanoines & les Enfans de chœur, qui, le jour de Pâques, ſe prenoient tout bonnement par la main & danſoient en chantant des Hymnes de réjouiſſance.

Cette joie ſimple & naïve, ſuppoſoit des mœurs douces & ſans fard, que nous avons troquées contre un peu d'eſprit, & beaucoup de corruption.

* Préface du Traité des Ballets. *Edit.* 1682.

CHAPITRE XI.

Des Danses Baladoires des Brandons, &c.

RIen n'est si prompt que les progrès de la licence. Les Institutions les plus sages qu'elle corrompt, dégénerent en peu de tems en des pratiques folles & nuisibles.

C'est en vain qu'on s'efforceroit alors de s'opposer aux progrès du mal avec ces foibles tempérances que la douceur suggere. Le grand, l'unique reméde est d'oser, avec courage & sans balancer, extirper le mal même jusques dans ses racines. Elles repousseroient, sans cette précaution, des tiges nouvelles & plus

dangereuses encore que celles qu'on auroit arrachées.

Telle fut la conduite violente, mais nécessaire, que l'Eglise tint, en appercevant les inconvéniens, les désordres, les crimes qui s'étoient glissés dans la Danse sacrée des Chrétiens.

La joie sainte des solemnités, qui, en passant de l'ame jusqu'au sens, devint bien-tôt moins pure, les deux sexes qu'elles rassembloient, la nuit, si propice à la séduction, qui étoit le tems marqué pour la célébration de presque toutes les grandes Fêtes, plus que tout cela, peut-être le réfroidissement de la ferveur, qui ne fut plus capable dès-lors d'étouffer les autres mouvemens, voilà quels furent les principes d'un débordement intolérable, qui dégrada des pratiques autre-

fois dignes de louange.

Alors, les solemnités des Chrétiens devinrent des rendez-vous de libertinage, & ne furent que les prétextes d'une infâme dissolution. Les Danses Baladoires qui prirent la place des Danses sacrées n'étoient plus qu'un assemblage monstrueux de piété, de débauche & de superstition. Le Pape Zacharie fit un Décret en 744. pour les défendre : dans les suites, les Evêques, les Rois, les Empereurs, s'unirent tous à lui pour les proscrire; & la Danse sacrée, quelqu'innocente qu'elle eût été dans son institution primitive, fut jugée dès-lors assez dangereuse, pour engager la sagesse du Clergé à ne la plus mêler aux autres cérémonies de l'Eglise. *

* Prohibeant Sacerdotes ne fiant

La Danse des brandons & celle de la S. Jean échapperent néanmoins à la proscription; & on renouvella celle du premier jour de Mai, qui n'étoit qu'un reste de celles que l'idolâtrie avoit établies. On exécutoit la premiere à la lueur de plusieurs flambeaux de paille, le premier Dimanche de Carême, & la seconde autour des feux qu'on allumoit dans les rues la veille de la Fête de Saint Jean. On trouvera dans la suite,* la description de la troisiéme.

Il n'en reste plus de nos jours que quelques foibles traces. Des plaisirs plus vifs & moins gros-

choreæ maximè in tribus locis; in Ecclesiis, in cæmeteriis & processionibus. *Conc. Sin. d'Odon Evêque de Paris, Const.* 26.

* Au ch. 1. du *Liv.* 5. il y a un Arrêt de Réglement du Parlement de Paris, du 3. Sept. 1667. qui fait les mêmes défenses.

ſiers ont ſuccédé à ces divertiſſemens, & le luxe a plus contribué à les abolir, que les Décrets des Papes, & les Mandemens des Evêques.

CHAPITRE XII.

De la Danſe ſacrée des Turcs.

LEs pratiques des Hébreux, les ſuperſtitions des Payens, les Inſtitutions pures de la Religion chrétienne, ſont les ſources dans leſquelles Mahomet puiſa les rêveries de la ſienne. Auſſi, la Danſe ſacrée fit-elle partie de ſon Plan. On ne la pratique que dans les Moſquées, & elle n'eſt exercée que par le Sacerdoce.

Les Turcs en ont pluſieurs de

* Au chap. 1. du Livre 2.

cette espece ; mais la plus singuliere est celle que les Dervis exécutent, pour célébrer la fête de *Menelaüs* leur Fondateur. La tradition de ces Religieux est, qu'il tourna en dansant pendant quatorze jours, sans se donner aucun relâche, au son de la flûte de *Hansé* son compagnon.

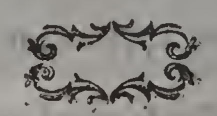
A la suite de cette pirouette miraculeuse, Menelaüs tomba, dit-on, dans une longue extase, pendant laquelle l'Institution de l'Ordre des Dervis lui fut inspirée.

Pour honorer ce Chef d'Ordre d'une maniere qui rappelle son institution, les Dervis Turcs ont imaginé la Danse du *Moulinet*, à laquelle ils s'exercent avec un zéle & une application infatigables.

Cette Danse s'exécute au son

des flûtes, en tournant avec la plus grande rapidité. Les mosquées sont les théâtres de ce spectacle extraordinaire. Les Dervis y pirouettent avec une force, une adresse, une agilité qui paroissent incroyables. Il y en a plusieurs qui poussent cet exercice violent, jusqu'à ce qu'ils tombent enfin d'étourdissement, & de lassitude.

En parcourant les Annales du Monde, on est quelquefois surpris de la multiplicité des folies des hommes. Peut-être ne devroit-on être étonné, que de ce qu'au milieu de tant d'extravagances successives, & presque toutes si contagieuses, il est possible encore de trouver quelques sages.



LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

De la Danse profane.

LA Danse ne fut d'abord qu'une expression vive de joie & de reconnoissance. Elle étoit comme une espece de langage trouvé & convenu parmi les hommes, pour peindre ces deux sentimens. Ils s'en étoient servis dans leur culte : ils l'employerent dans leurs plaisirs.

Alors les Philosophes, peut-être par simple curiosité, & les Législateurs, sans doute, par des motifs plus utiles, examinerent cet exercice avec la sagacité que

donne l'eſprit & les vûes qu'inſpire la prévoyance. Il devint ainſi la matiere des Obſervations des uns, & l'objet de pluſieurs Loix établies par les autres.

Dans les ſuites, lorſque le génie s'échauffant par degrés, parvint enfin juſqu'à la combinaiſon des ſpectacles réguliers, la Danſe fut une des principales parties qui entrerent dans cette grande compoſition.

Elle fut donc dans les premiers tems une expreſſion ſimple de joie dans les Fêtes publiques ou particuliéres & ſucceſſivement les différentes images qu'elle peignit dans les occaſions, quoique plus compoſées, leur furent cependant toujours relatives. Elle étoit telle lorſque les Philoſophes l'analiſérent, pour ainſi dire, & que les Légiſlateurs en profitant

de leurs obſervations, l'employérent dans l'éducation, comme un moyen facile de donner du reſſort aux forces du corps, d'entretenir ſon agilité, & de déveloper ſes graces.

Ces deux objets firent naître l'idée de lui en faire remplir un troiſiéme. On la porta au théâtre & dès-lors plus combinée, ayant toujours une action à peindre ſuſceptible de tous les embelliſſemens, elle fut vraiement un Art, qui marcha vers la perfection d'un pas égal avec la Comédie & la Tragédie.



CHAPITRE II.

Des Danſes des Anciens dans les Fêtes publiques.

TOutes les actions publiques des Anciens avoient quelqu'Analogie avec leurs ſuperſtitions. Leurs premieres Fêtes n'eurent pour objet que leurs Dieux, & les Danſes qu'ils formerent pour les honorer, eurent toutes par conſéquent quelque rapport aux fonctions qu'ils leur avoient attribué, aux maux qu'ils en craignoient, ou aux faveurs qu'ils eſperoient en recevoir.

Toutes ces Danſes tiennent par leur origine à la Danſe ſacrée ; mais après la ſimplicité des premiers tems ; lorſque l'Empire

tiranique des paſſions eut détruit le regne paiſible de l'innocence, dans la dépravation générale des mœurs, toutes ces Danſes ne tinrent plus par leur exécution, qu'au plaiſir.

A meſure d'ailleurs que la Danſe devint un Art, & qu'on la cultiva comme un exercice, le charme qui en réſultoit pour les Exécutans & pour les Spectateurs, redoubla la paſſion qu'on avoit déja pour ce genre d'amuſement.

Le nombre des Danſes ſe multiplia, * le goût leur aſſigna leurs divers caracteres, la Muſique ſi expreſſive chez les Grecs, ſuivit les idées primitives dans les airs qu'elle compoſa, & chacune des Fêtes qu'on célébroit, devint un

* Voyez Murſſius. Ce Nombre eſt immenſe.

ſpectacle animé, dont tous les Citoyens étoient Acteurs & Spectateurs tour à tour.

Ce ne furent plus les ſeuls Prêtres du Conquérant de l'Inde qui célébrerent les Orgies. On voyoit au commencement de l'Automne la jeuneſſe Grecque couronnée de Pampres & de Lierre, former des pas meſurés au ſon des fifres & des tambours; elle ne reſpiroit dans ſes Chants, dans ſes mouvemens, dans ſes attitudes que la liberté, le plaiſir & la joie: ſes danſes étoient l'image vive de la gayeté, des tranſports de Bacchus.

Au retour du Printems, dans toute l'Attique, à Sparte, dans l'Arcadie, les jeunes garçons & les jeunes filles une couronne de chêne & de roſes ſur la tête, le ſein paré de fleurs nouvelles, &

vêtus à la légere * couroient dans les bois en formant des Danſes paſtorales. C'étoit l'innocence des premiers tems qu'ils peignoient dans leurs pas. Ils jouiſſoient des plaiſirs de l'âge d'or, qu'ils faiſoient renaître.

Dans le tems de la Moiſſon, de nouveaux amuſemens célébroient les douceurs de l'abondance ; & lorſque les rigueurs de l'Hiver ramenoient les Peuples dans leurs foyers, pour y jouir des bienfaits des autres Saiſons, les Danſes *des Feſtins* leur fourniſſoient de nouveaux ſujets de joie.

On faiſoit remonter en Gréce l'origine de ces Danſes au retour de Bachus de ſa conquête des Indes. Quelques Auteurs l'attribuent à Terpſicore, & quel-

* Les Spartiates ſeuls étoient nuds.

ques autres à Comus. *

A Rome & dans toute l'Italie, le premier jour du mois de Mai, la jeuneſſe ſortoit par troupes au lever de l'Aurore. Au ſon des inſtrumens champêtres, elle alloit en danſant cueillir des rameaux verds, qu'elle rapportoit dans la Ville de la même maniere. Toutes les portes des maiſons en étoient bien-tôt ornées. Les Peres, les Meres, les Parens, les Amis, attendoient toutes ces troupes différentes dans les ruës, où on avoit ſoin de tenir des tables proprement ſervies pour leur retour.

Pendant ce jour les travaux étoient ſuſpendus. Après le feſtin, les concerts de Muſique & les Danſes recommençoient, on ne ſongeoit qu'au plaiſir. Le Peu-

* Cartani, Traité des images des Dieux

ple, les Magiſtrats, la Nobleſſe confondus & réunis par la joie générale, ſembloient ne compoſer qu'une même Famille. Ils étoient tous parés de rameaux naiſſans. Se montrer ſans cette marque diſtinctive de la Fête, auroit paru une ſorte d'infamie : les Sénateurs mettoient une eſpece d'honneur à en avoir les premiers.

Cette Fête commencée dès l'Aurore & continuée tout le jour, fut par la ſucceſſion des tems pouſſée bien avant dans la nuit. Les Danſes, qui n'étoient d'abord qu'une expreſſion ingénuë de la joie que cauſoit le retour du Printems, dégénererent bien-tôt en des images plus libres, & de ce premier pas vers la corruption, elles ſe précipitérent avec rapidité dans la plus

effrenée licence. Rome, toute l'Italie furent plongées dans la plus honteuſe diſſolution. Tibere lui-même en rougit, & il fit rendre un Décret pour abolir cette Fête, mais les racines de la corruption étoient déja trop profondes. Après les premiers momens de la promulgation de la Loi, la Fête & les Danſes du premier jour de Mai furent renouvellées, & elles ſe répandirent dans preſque toute l'Europe.

Ces grands arbres au haut deſquels on attache de Ecuſſons entourés de guirlandes de fleurs, & que dans pluſieurs villes de France on plante le premier jour de Mai, au-devant des maiſons des Gens en Place, ſont un reſte de cette ancienne Fête. Ce n'eſt pas la ſeule occaſion où l'orgueil a uſurpé les droits du plaiſir.

CHAPITRE III.

Des Danſes des Anciens dans les Fêtes des Particuliers.

NOus n'aurions qu'une idée bien imparfaite des Mœurs des Anciens, ſi nous en jugions par les nôtres. La Société qui nous fournit à chaque inſtant de nouveaux objets de diſſipation, ne leur offroit que ces liens utiles & ſolides qui uniſſent entre eux tous les Citoyens.

Les nœuds qui nous raſſemblent ſont plus déliés & moins embaraſſans. Le plaiſir, la convenance les forment, les briſent & les renouvellent ſans ceſſe. Peut-être le François a-t-il ſeul bien connu les avantages, les dou-

ceurs, les délices de la Société. Un ſimple particulier à Paris, qui ſçait unir le goût à l'opulence, eſt le maître de raſſembler chez lui plus de commodités, d'agrémens & de plaiſirs que n'en ont imaginé la délicateſſe d'Athénes, ou le luxe de Rome, & ſur ce point les Peuples contemporains les plus polis de l'Europe ſont encore à notre égard, ce qu'ont été les Grecs & les Romains.

Parmi ces derniers, une eſpéce de tiranie avoit pris naiſſance dans le ſein de la liberté. On n'avoit conſulté que les Chefs de famille lors de l'établiſſement des Loix. Elles leur furent toutes favorables, & le Deſpotiſme paternel alla juſqu'au droit de vie & de mort. Dans les premiers tems de la République Romaine,

un Pere dans ses foyers étoit toujours aussi absolu, & souvent aussi barbare, qu'un Sultan peut l'être aujourd'hui au milieu de cette foule d'esclaves qui l'environnent.

Le peu de fréquentation entre les Citoyens, étoit une suite nécessaire de leur puissance domestique. Souverains dans leurs maisons, ils n'en pouvoient sortir sans se voir coudoyés par des égaux, & ils se renfermoient machinalement chez eux par la même raison, qui fait que les Rois entr'eux ne se visitent guéres.

Leur vie ordinaire devoit être par conséquent très-uniforme. La crainte & le respect des enfans pour leurs Peres, les bontés & les complaisances des Peres pour leurs enfans, les services & l'amitié entre les proches, sans

beaucoup de familiarité, voilà quelle étoit la base de leur tranquillité respective, & toutes les douceurs de leur Société. Ils étoient heureux avec cette simplicité de Mœurs. Au moins n'avoient-ils pas l'idée d'une autre genre de bonheur, & c'est celui qu'il connoît qui est le seul nécessaire à l'homme.

Cependant outre le Fêtes publiques, qui mettoient quelque variété dans cette maniere monotone de vivre, les événemens particuliers de chaque famille, lui fournissoient encore de tems en tems des occasions de plaisir. Elles devoient paroître d'autant plus piquantes qu'elles étoient assez rares. Ainsi l'anniversaire de la naissance d'un Pere, le mariage d'un fils, l'arrivée d'un étranger, sortoient quelquefois les Anciens

de

de la léthargie ordinaire dans laquelle ils étoient plongés. On préparoit alors des Festins, on exécutoit des Concerts, on imaginoit des Danses. L'amitié, la tendresse, l'hospitalité concouroient ensemble pour ranimer la joie & pour entretenir le plaisir.

Chaque Famille dans les premiers tems fournit elle-même les Acteurs de ces Fêtes particulieres. Le luxe ensuite fit imaginer de jouir de ces amusemens avec moins d'embarras & plus d'agrémens. Il s'établit dans Athénes & à Rome des Gens exercés qui jouoient de divers instrumens, d'autres qui chantoient & qui dansoient pendant & après les festins.

Dans le tems que la bonne chere & le vin excitoient & flattoient le goût des Convives,

la Muſique & la Danſe occupoient agréablement leurs autres ſens. Ces ſaillies vives, ces traits légers, ce badinage élégant, qui ſont l'ame aujourd'hui de nos Fêtes de tous les jours, furent conſtamment inconnus aux peuples jadis les plus polis & les mieux inſtruits de la terre.

Les amuſemens étrangers, qu'ils appellerent à leur ſecours contre l'ennui de leurs feſtins, n'excluoient point cependant les Danſes de Famille. Ces Aſſemblées, où l'on danſoit pour le ſeul plaiſir de danſer, furent toujours en uſage parmi eux. *Socrate* lui-même tenoit à honneur d'y exécuter les Danſes qu'il avoit appriſes de la belle Aſpaſie, & *Caton* le plus ſévéré des Romains à l'âge de plus de ſoixante ans, crut devoir ſe faire recorder ſes

Danses, afin de paroître moins gauche dans un Bal de Rome.

CHAPITRE IV.

De quelques Danses des Grecs.

DAns les mariages des Athéniens, une troupe légere vêtue d'étoffes fines & de couleurs riantes, la tête couronnée de Mirthes, & le sein paré de fleurs, paroissoit au milieu du festin sur des simphonies tendres. Peu à peu les mouvemens devenoient plus rapides : des pas pressés, des figures animées, peignoient aux yeux des Convives la joie aimable d'une nôce. Cette Danse qu'on avoit nommée la *Danse de l'Hymen*, est une de celles qui, au rapport d'Homere, étoient

gravées avec tant d'Art ſur le bouclier d'Achille.

Elle étoit comme le dénouement d'une action plus compliquée qu'on retraçoit tous les ans dans les *Fêtes Hymenées*, qu'un trait héroïque d'amour avoit fait inſtituer.

Un jeune homme d'Athénes d'une extrême beauté;mais d'une origine fort obſcure , devint éperdument amoureux d'une jeune fille dont la naiſſance étoit infiniment au-deſſus de la ſienne.

Cette inégalité le força à cacher ſa paſſion , ſans lui inſpirer la réſolution de la vaincre. Il ſe tut ; mais il ſuivit par-tout l'objet de ſa tendreſſe , ſans chercher d'autre plaiſir que celui de le voir , & ſans eſpérer même la douceur d'en être apperçu.

Un jour que les jeunes filles

d'Athénes les plus illuſtres devoient célébrer ſur les bords de la Mer la fête de Cérès, de laquelle les Loix avoient exclu tous les hommes, le jeune Hymen, (car c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit) inſtruit que ſa Maîtreſſe devoit en être, ſe traveſtit à la hâte, & courut ſe joindre à la troupe dévote qui ſortoit de la Ville.

Il étoit dans cet âge aimable où un garçon fort beau, à l'aide d'un habit emprunté peut aiſément paſſer pour une belle fille. Quoiqu'inconnu, ſon air modeſte, ſes traits animés, & peut-être l'air tendre que lui donnoit l'amour, le firent recevoir ſans examen, & ſans obſtacle.

La Fête commence. Un ſaint zéle dicte les Chants, & anime la Danſe. Toute la troupe eſt déja remplie d'une joie pure ....

Tout-à-coup des Corſaires paroiſſent, fondent ſur cette jeuneſſe effrayée, l'enchaînent, l'entraînent ſur leur vaiſſeau, forcent de voiles & arrivent rapidement ſur un bord qui leur étoit connu & où ils ſe croyoient en ſûreté. Là ils débarquent leur proye, ſe livrent ſans ménagement à tous les excès de la bonne chere, & s'endorment enfin noyés de vin & accablés de laſſitude.

Alors le jeune Hymen propoſe à ſes Compagnes d'égorger leurs Raviſſeurs. Elles frémiſſent : ils les raſſure. Il parle, il preſſe, il perſuade. Il ſaiſit une épée : ſes jeunes compagnes s'arment à ſon exemple : il donne le ſignal. Chaque bras eſt levé & frappe en même tems. Tous les Corſaires ſont immolés & les Athéniens ſont libres.

Mais comment & par où ſortir de ce lieu inconnu ? Hymen, ſans ſe découvrir, offre de partir pour Athénes, ſe flatte d'en démêler la route, & promet de hâter ſon retour.

On répond à ſes offres par mille cris de reconnoiſſance & de joie. Lui, cependant court au vaiſſeau, l'examine, en retire les proviſions, en détache les cordages & les voiles On l'aide dans ce travail & il en trace un nouveau.

Il raproche à force les branches de quelques arbres qu'il voit dans les terres, il y attache les voiles du vaiſſeau, & forme ainſi pour ſes compagnes un azile éloigné du rivage & à l'abri des flots de la mer. Il part enſuite après avoir pourvû aux beſoins & à la ſûreté de ce qu'il aime.

L'Amour à qui il devoit le cou-

rage qu'il venoit de faire éclater, lui donna les nouvelles forces qui lui étoient nécessaires pour faire son voyage, & les lumieres dont il avoit besoin pour ne pas s'égarer. Il marche sans s'arrêter & il arrive.

La ville d'Athénes étoit plongée dans la consternation la plus profonde. Les Temples, les Rues, les Places publiques, les Maisons des Particuliers ne rétentissoient que de gémissemens. Chaque Citoyen pleuroit une fille, une sœur, une amante.

On entend alors une jeune fille qui s'écrie : *Athéniens, accourez tous : venez, écoutez-moi. Je viens vous rendre ces Filles chéries que vous pleurez. Elles vivent. Vous les reverrez. J'en atteste les Dieux qui vous les ont conservées. J'en jure par l'Amour qui m'a inspiré*

aſſez de courage pour les ſauver.

A ces mots le Peuple accourt. Les gémiſſemens ſont ſuſpendus : un mouvement confus d'eſpérance de joie, ſuccéde à la triſteſſe. On entoure en tumulte le jeune Hymen.

Il demande du ſilence. Toutes les bouches ſe ferment, & tous les yeux ſe fixent ſur lui. Il raconte alors ſon avanture avec cette vivacité, cette nobleſſe, cette confiance que donne la paſſion dont il eſt animé, & le ſentiment d'une belle action. Il voit tour à tour dans les regards de cette foule de peuple qui l'écoute, la ſurpriſe, l'admiration & la joie. Il profite de ce moment. Il ſe découvre, ſe nomme, & demande pour récompenſe la jeune Athéniéne qu'il aime.

Un applaudiſſement univerſel

lui répond du conſentement de ſes Concitoyens. Il part : on le ſuit : on ramene ſes Compagnes : un Mariage ſolemnel le rend le plus heureux de tous les maris, & l'aimable Athénienne qui l'épouſe, eſt dans les ſuites la plus fortunée de toutes les Athéniennes.

Cet événement extraordinaire, & des nœuds ſi bien aſſortis, reſterent profondément gravés dans le ſouvenir des Athéniēns. Ils firent du jeune Hymen un Dieu, qu'ils invoquerent dans leurs Mariages. Les Poëtes, qui étoient les ſeuls Généalogiſtes de ces tems reculés, lui eurent bientôt trouvé une origine illuſtre ; & les Magiſtrats pour exciter la vertu par des exemples, inſtituerent les Fêtes hymenées, dans leſquelles on retraçoit tous les ans l'hiſ-

toire qu'on vient de rapporter. Les Danſes particuliéres de l'Hymen, qu'on exécutoit dans les mariages, étoient à peu près les mêmes que celles qui terminoient cette Fête ſolemnelle.

On ne doit point les confondre avec celles qu'on imagina dans les ſuites pour peindre la volupté. Les Grecs la connoiſſoient, étoient dignes de la ſentir & ils la porterent auſſi loin qu'aucun Peuple délicat de la terre ; mais ils ne furent pas long-tems ſans la confondre avec la licence dans les Danſes qu'ils nommerent laſcives. Leur nom déſigne aſſez quel étoit leur emploi, les figures vives dont elles étoient compoſées, leurs airs expreſſifs ſur leſquels on les exécutoit.

Je tire le rideau ſur ces objets indécens. L'honnête eſt inſéparable de l'utile.

CHAPITRE V.

De quelques Danſes des Romains.

LEs Bachanales, qu'originairement les Prêtres & les Prêtreſſes de Bacchus, exécutoient à l'exclusion du Peuple, furent dans les ſuites imitées par tous les Grecs ſans diſtinction ; mais l'yvreſſe, les convulſions, la fureur qui étoit de l'eſſence primitive de ces Danſes, furent dans l'imitation métamorphoſées en des expreſſions de gayeté, de plaiſir & de volupté.

Ainſi les Grecs en formant les Danſes *laſcives* qui étoient les copies des Bachanales, ne retinrent de celles-ci que la liberté & la joie. Ils ſubſtituerent aux pré-

mieres figures, des figures nouvelles plus piquantes. Les Danses de Bacchus devinrent les Danses de l'Amour, & successivement les Danses de l'Amour furent le tableau de la plus effrenée licence.

Les Romains moins délicats, & peut-être plus ardents pour le plaisir, commencerent d'abord par où les Grecs avoient fini. Les Danses nuptiales, qui, sous cette dénomination nouvelle, étoient les mêmes, que celles dont on vient de parler, furent la peinture la plus licencieuse, & firent les délices de Rome. Elles étoient exécutées dans tous les mariages considérables par des Danseurs à gages; mais les Citoyens qui n'étoient pas assez riches pour s'en procurer dans ces occasions, y suppléoient par eux-mêmes, &

joignoient à la licence du ſujet toute la groſſiereté de l'exécution.

Les Grecs furent des modéles honnêtes, en comparaiſon de la diſſolution monſtrueuſe de leurs copies. Tibere, ainſi qu'on l'a dit plus haut, bannit de Rome * ſur ce prétexte, toutes les troupes de Danſeurs & juſqu'aux Maîtres de Danſes.

Mais la jeuneſſe Romaine prit la place des Baladins qu'on venoit de chaſſer. Le Peuple ſuivit l'exemple que lui donnoit la Nobleſſe : bien-tôt il n'y eut plus de diſtinction ſur ce point entre les plus grands noms & la plus vile canaille de Rome.

On vit pendant le Regne de Domitien, juſqu'à des Peres Conſ-

* Voyez le chap. 9. du Liv. 3.

cripts, qui s'avilirent en public par cet indigne exercice. Ils furent exclus du Sénat, & ils eurent la baſſeſſe de ſe conſoler de cette flétriſſure, parce qu'elle leur acqueroit le droit de continuer impunément de la mériter.

CHAPITRE VI.

De la Danſe des Funerailles.

COmme la Nature a donné à l'homme des geſtes relatifs à toutes ſes différentes ſenſations, il n'eſt point de ſituation de l'ame que la Danſe ne puiſſe peindre. Auſſi les Anciens qui ſuivoient dans les Arts les idées primitives, ne ſe contenterent pas de la faire ſervir dans les occaſions d'allégreſſe, ils l'employerent encore

dans les circonſtances ſolemnelles, de triſteſſe & de deuil.

Dans les funerailles des Rois d'Athénes * une troupe d'Elite vêtue de longues robes blanches commençoit la marche. Deux rangs de jeunes garçons précédoient le cercueil qui étoit entouré par deux rangs de jeunes Vierges, ils portoient tous des couronnes & des branches de Cyprès, & formoient des Danſes graves & majeſtueuſes ſur des ſimphonies lugubres.

Elles étoient joüées par pluſieurs Muſiciens qui étoient diſtribués entre les deux premieres troupes.

Les Prêtres des différentes Divinités adorées dans l'Attique, revêtus des marques diſtinctives de leur caractere venoient en-

* Platon, Liv. 12. des Loix.

ſuite. Ils marchoient lentement & en meſure en chantant des vers à la louange du Roi mort.

Cette Pompe étoit ſuivie d'un grand nombre de vieilles femmes couvertes de longs manteaux noirs. Elles pleuroient & faiſoient les contorſions les plus outrées, en pouſſant des ſanglots & des cris. On les nommoit les *Pleureuſes*, & on régloit leur ſalaire ſur les extravagances plus ou moins grandes qu'on leur avoit vû faire.

Les funérailles des particuliers, formées ſur ce modéle, étoient à proportion de la dignité des morts & de la vanité des ſurvivans. L'orgueil eſt à peu près le même dans tous les hommes : les nuances qu'on croit y appercevoir ſont peut-être moins en eux-mêmes, que dans les moyens divers de

le développer, que la fortune leur prodigue ou leur refuſe.

CHAPITRE VII.

Emploi de l'Archimime dans les funérailles des Romains.

ON adopta ſucceſſivement à Rome toutes les cérémonies des funérailles des Athéniens ; mais on y ajoûta un uſage digne de la ſageſſe des Anciens Egyptiens.

Un homme inſtruit en l'Art de contrefaire l'air, la démarche, les manieres des autres hommes, étoit choiſi pour précéder le cercueil. Il prenoit les habits du défunt & ſe couvroit le viſage d'un maſque qui retraçoit tous ſes traits. Sur les ſimphonies lugubres qu'on exécutoit pendant la

marche, il peignoit par ſa Danſe les actions les plus marquées du perſonnage qu'il repréſentoit.

C'étoit une Oraiſon funébre muette, qui retraçoit aux yeux du Public, toute la vie du Citoyen qui n'étoit plus.

L'Archimime, (c'eſt ainſi qu'on nommoit cet Orateur funébre,) étoit ſans partialité. Il ne faiſoit grace, ni en faveur des grandes places du mort, ni par la crainte du pouvoir de ſes ſucceſſeurs.

Un Citoyen que ſon courage, ſa généroſité, l'élévation de ſon ame avoit rendu l'objet du reſpect & de l'amour de la Patrie, ſembloit reparoître aux yeux de ſes Concitoyens. Ils jouiſſoient du ſouvenir de ſes vertus; il vivoit; il agiſſoit encore. Sa gloire ſe gravoit dans le ſouvenir. La jeuneſſe Romaine, frappée de

l'exemple, admiroit ſon modéle. Les Vieillards vertueux goûtoient déja le fruit de leurs travaux, dans l'eſpoir de reparoître à leur tour, ſous ces traits honorables, quand ils auroient ceſſé de vivre.

Les hommes, indignes de ce nom, & nés pour le malheur de l'eſpece humaine, pouvoient être retenus, par la crainte d'être un jour expoſés ſans ménagement à la haine publique, à la vengeance de leurs contemporains, au mépris de la poſtérité.

Ces perſonnages futiles, dont pluſieurs vices, l'ébauche de quelques vertus, l'orgueil extrême, & beaucoup de ridicules compoſent le caractere, connoiſſoient d'avance le ſort qui les attendoit un jour, par la riſée publique, à laquelle ils voyoient expoſés leurs ſemblables.

La ſatyre ou l'éloge des morts devenoit ainſi, une leçon utile pour les vivans. La Danſe des Archimimes étoit alors dans la morale, ce que l'Anatomie eſt devenue dans la Phiſique.

CHAPITRE VIII.

De la Danſe des Anciens conſidérée comme exercice.

ON repréſentoit les Dieux occupés, après la défaite des Titans, à des Danſes nobles qui peignoient leur combat, & leur triomphe. C'eſt alors que Minerve, ſelon la Mithologie des Grecs, imagina la *Memphitique.* On la danſoit avec l'épée, le javelot, & le bouclier. On y retraçoit par les mouvemens, les

poſitions & les figures, toutes les évolutions militaires. Il falloit la plús grande adreſſe, & beaucoup de force pour rendre d'une maniere agréable & préciſe, les expreſſions vives, fortes, & légeres, dont elle étoit compoſée.

Tous les hommes ont un penchant naturel à l'imitation, de-là le progrès rapide des uſages, le ſuccès étonnant des modes, l'établiſſement ferme des préjugés; mais comme ce penchant tient d'une maniere intime à la vanité, & qu'elle n'eſt jamais frappée que de ce qui lui en impoſe, c'eſt toujours vers des objets plus élevés que ſoi qu'il nous pouſſe & nous entraîne,

Les Rois n'imitent point les grands Seigneurs qui les entourent & qui les copient. Le Peu-

ple se modéle sans cesse sur la Bourgeoisie, qui ne se croit point Peuple, & qui auroit honte de lui ressembler.

Il en fut ainsi dans les tems reculés. Ces fougueux Avanturiers à qui on donna le nom de *Héros*, & dont l'orgueil ne voyoit qu'en pitié tous les autres hommes, fixerent leurs regards sur les Dieux, & ils les imiterent.

La Danse armée fut dès-lors leur exercice journalier. Couverts d'une armure brillante, animés par une simphonie guerriere, le javelot d'une main, le bouclier de l'autre, ils formoient ainsi des jeux qui flattoient leur vanité, & qu'ils croyoient dignes de leur courage. Tels furent les amusemens de Castor & Pollux *

* Quelques Auteurs les croyent les Inventeurs de la Danse armée : c'est une

& de cette jeunesse impétueuse qui couroit avec eux à la conquête de la toison d'or. Telles furent encore, pendant les ennuis d'un long siége ; les occupations de cette foule de Guerriers que la querelle de Ménélas avoit rassemblés devant Troye.

Dans les tems héroïques, d'ailleurs, la guerre étoit le seul chemin ouvert à la gloire. Les hommes qui se croyoient nés pour elle , devoient par conséquent ne s'occuper que des exercices qui pouvoient rendre leur corps plus souple , & plus vigoureux. La raison négligée, ressembloit à ces fruits grossiers qui naissent

erreur : son Institution est beaucoup plus ancienne. Il en est de même de la Pyrrique qu'on attribue à *Pyrrhus*. Toutes ces Danses , sous des noms différens, ne sont que des copies de la *Memphitique*. Voyez le ch. 10.

dans

dans nos champs ſans culture. La force, l'adreſſe, le courage, furent les vertus des premiers Héros. Les qualités de l'ame, l'amour de l'ordre, le deſir du bonheur des hommes ont été depuis, les vertus plus précieuſes des Sages.

CHAPITRE IX.

Oppoſition ſinguliere des Mœurs des Grecs avec les nôtres.

LOrſque Agamemnon partit pour le ſiége de Troye, il laiſſa auprès de Clitemneſtre qu'il aimoit, & dont il étoit aimé, un Danſeur célébre, * qu'il établit

* Athénée, *Liv.* 1 *ch.* 11.
Il y a un Auteur très-eſtimable, qui, trompé peut-être par la traduction La-

l'Ecuyer de la jeune Reine. Il devoit être en cette qualité, le guide de son esprit, l'Instituteur de ses mœurs, le Directeur en chef de toute sa conduite.

La grande réputation que ses talens lui avoient acquise, & l'estime singuliere que les Grecs avoient pour son Art, lui avoient procuré une distinction aussi honorable. Si l'on en croit quelques Historiens, il en étoit digne.

Il avoit l'attention d'exercer la Reine par des Danses nobles qu'il composoit exprès pour elle. Il l'amusoit, en développant ses

tine de *Dalèchamp*, a cru que c'étoit un Chanteur. Le P. Menêtrier me semble prouver que c'étoit un Danseur. Il prétend qu'il s'agit dans le passage d'Athénée, des Chants modestes & des Danses philosophiques, qu'on nommoit ainsi, parce que tout y étoit réglé, & qu'elles étoient des Allégories ingénieuses. *Traité des Ballets*, p. 38.

graces, en les lui faiſant appercevoir, en lui donnant du goût pour un exercice qui devoit flatter ſon amour propre, puiſqu'il la rendoit plus capable de plaire.

Il joignoit à ce premier trait d'adreſſe, la facilité extrême de compoſer ſur le champ des Danſes nouvelles qu'il exécutoit lui-même : chacune d'elles étoit une image vive & ingénieuſe des traits eſtimables, des actions héroïques, des vertus éclatantes, des femmes illuſtres, dont on conſervoit en Gréce la mémoire.

Ces tableaux animés excitoient dans l'ame de Clitemneſtre l'amour de la gloire, éloignoient d'elle l'eſprit d'intrigue, & la diſtraiſoient des ennuis de l'abſence, que le feu de la jeuneſſe rend preſque toujours dangereux.

Egiſte cependant, Prince ambitieux, occupé ſans ceſſe de tous les tendres ſoins qu'inſpire le deſir de paroître aimable, oſoit ſoupirer pour la Reine; mais toujours diſſipée par un exercice, & par des repréſentations qui rempliſſoient ſes momens & qui ſuffiſoient à ſon oiſiveté, elle n'appercevoit les regards, les ſoins, ni les ſoupirs d'Egiſte.

Ce Prince éclairé enfin par l'amour, pénétra quel étoit l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon bonheur. Le ſalut de la ville de Troye dépendoit d'une ſtatue de Minerve: la ſageſſe de la Reine d'Argos ne tenoit qu'à ſon Danſeur. Egiſte le tua, & il triompha bien-tôt des précautions du mari & de la vertu de la femme.

Quel changement dans les mœurs? Si la Danſe autrefois fut

pendant quelque tems la ſauvegarde de la ſageſſe des femmes, ne devroit-on pas dire aujourd'hui ? *Maris qui partez, emmenez avec vous le Danſeur.*

CHAPITRE X.

Vûes des Philoſophes : objet des Légiſlateurs relativement à la Danſe.

LEs hommes communs ne conſiderent dans les plaiſirs que le plaiſir même. Ils ſentent, & toutes les puiſſances de leur ame réduites preſqu'à l'inſtinct, ne ſont occupées qu'à ſentir. La Nature ſemble avoir chargé de penſer pour eux certains êtres privilégiés qu'elle produit quelquefois pour ſa propre gloire, & pour le

bonheur du reſte de l'humanité.

Ces hommes ſupérieurs à l'eſpece ordinaire, examinent, comparent, approfondiſſent. L'examen qu'ils ajoûtent à la jouiſſance, leur rend le plaiſir plus piquant & la réflexion leur ſuggere les moyens de le multiplier & de le rendre utile.

C'eſt ainſi que les Sages des premiers tems, apperçurent dans la Danſe un exercice avantageux pour le corps, un délaſſement honnête pour l'eſprit, & un préſervatif efficace contre les maladies de l'ame.

Lorſque le corps ſe meut, l'eſprit ſe repoſe. Les figures, les pas, les mouvemens de la Danſe amuſent également & le Danſeur qui les exécute, & le Spectateur qui ſuit des yeux le tableau vivant dont il eſt frappé. Cette diſtrac-

tion eſt une eſpece de relâche, qui ménage à l'ame de nouvelles forces pour agir.

Mais lorſque l'ame agit, ſurtout au printems de l'âge, que de paſſions contraires l'embaraſſent, que d'ennemis domeſtiques l'aſſiégent ! combien de Tirans qui cherchent à l'aſſervir ?

La jeuneſſe emportée par un ſang animé, des ſens neufs, des eſprits de feu, a beſoin d'un exercice violent, qui réglé par la juſteſſe de l'harmonie, accoutume ſes ſaillies à une ſorte de meſure. C'eſt le poiſon le plus ſubtil que la Nature ſouffle au dedans : une commotion vive en arrête le progrès, détourne ſa malignité & la pouſſe au dehors, comme le venin de la *Tarentule*.

La crainte flétrit le cœur, la mélancolie obſcurcit l'eſprit, &

l'ame eſt emportée loin d'elle-même par la colere & par la joie.

Un exercice qui rend le corps plus ſouple, plus vigoureux, plus léger, porte dans le cœur une confiance fiére qui le ranime, & dans l'eſprit une vivacité aimable qui l'éclaire; des agitations meſurées dont la machine eſt ſouvent occupée, ſont pour elle, comme une huile ſalutaire qui en adoucit les reſſorts. L'habitude ſe rend ainſi maîtreſſe d'une maniere inſenſible de l'impétuoſité de la colére, & des tranſports rapides de la joie.

» L'homme, dit un ancien » Philoſophe, a un ſens capable » d'ordre & de déſordre, qui lui » eſt particulier, & que les au- » tres animaux n'ont pas. Don » précieux, faveur ſinguliere des » Dieux ! c'eſt par ce ſens qu'ils

» nous meuvent avec une délica-
» tesse de plaisir qui nous ajuste
» à leurs desseins, & qui nous
» attire doucement, en secon-
» dant l'impulsion qu'ils nous ont
» donnée. » Voilà le systême de l'attraction adapté au moral, long-tems avant que *Newton* ne l'eût appliqué au Physique.

Ce sens, si l'on en croit Platon, produit l'harmonie de tous les mouvemens de l'ame & du corps que la Danse sert à entretenir. « Lorsque, (dit-il poëti-
» quement) la raison répete à la
» mémoire les concerts que cette
» harmonie a formés, toutes les
» puissances de l'ame se réveil-
» lent; & il se forme une Danse
» juste & mesurée entre tous ces
» divers mouvemens.

On diroit que ce Philosophe ne nous considere que comme

des eſpeces de clavecins bien accordés, ſur leſquels des mains exercées touchent les airs différens, qu'un caprice heureux leur ſuggere.

Le grand Art des Légiſlateurs eſt de ſçavoir profiter des découvertes des Sages. Ce fut celui de Licurgue ; & voilà le principe ſecret de quelques-unes de ſes Loix, que faute d'attention on trouve quelquefois bizarres, & qui firent cependant, du Peuple le plus pauvre du monde, le Peuple le plus redoutable & le plus heureux.



CHAPITRE XI.

Des Usages de quelques Peuples ; & de certaines Loix de Lacédémone.

LIcurgue ordonna par une Loi que les jeunes Spartiates fussent exercés dès l'âge de sept ans aux Danses qu'il composa sur le ton Phrygien. Elles s'exécutoient avec l'épée, le javelot, & le bouclier. La Memphitique fut le modéle de toutes ces Danses guerrieres, qui n'étoient au fond qu'un cours réglé des différentes évolutions militaires connuës.

C'est ainsi que la jeunesse de Sparte apprenoit, en se jouant, l'art terrible de la guerre. Quelle intrépidité ne devoit-on pas at-

tendre de cette foule de guerriers, qui, dès leurs plus jeunes ans, s'étoient familiarisés avec les armes? Ils couroient en effet à l'ennemi en dansant.

Les mœurs des Ethiopiens, que Licurgue avoit connues dans le cours de ses voyages, lui donnerent l'idée du plan d'éducation qu'il traça pour la jeunesse de Sparte. Ces Peuples que les Grecs appelloient *Barbares*, alloient au combat en dansant au son des timballes & des trompettes. Avant de lancer leurs flèches qu'ils portoient rangées autour de leurs têtes en forme de rayons; ils sautoient & dansoient fiérement, pour s'exciter à combattre & pour étonner l'ennemi.

Licurgue d'ailleurs, comme l'abeille qui compose son miel du suc de diverses fleurs, prit en-

core des Arcadiens, qui passoient pour des Peuples très-sages, parce qu'ils sçavoient être heureux, une partie des usages qu'il établit à Lacédémone ; & dans toute l'Arcadie, la jeunesse s'occupoit constamment de la Danse, jusqu'à trente ans.

Dès l'enfance, ces Peuples s'instruisoient de la Musique, pour pouvoir chanter dignement les louanges des Dieux & les actions vertueuses des Héros. On les exerçoit en même tems à la Danse sur les modes de Philoxéne & de Timothée, & tous les ans pendant la fête des Orgies, ils exécutoient sur des théâtres publics, des Ballets composés avec autant d'Art que de magnificence.

Les entrées de ces Ballets étoient proportionnées à l'âge ;

aux talens, aux forces, aux progrès de chacun des Acteurs. Ils étoient jugés sans partialité par le Peuple, qui étoit lui-même expert dans cet exercice, & ceux qui remportoient le prix étoient comblés d'éloges & de gloire.

Le Restaurateur de Lacédémone apperçut aisément l'utilité d'un pareil usage. Son but étoit de se rendre maître des passions de tous ces hommes nouveaux qu'il vouloit former. En occupant à la Danse un grand Peuple qu'il souhaitoit de rendre heureux, en appliquant cet exercice aux vûes différentes qu'il avoit pour la gloire de Sparte, il en conduisit tous les habitans au but qu'il s'étoit proposé par des routes aussi agréables que sûres; parce qu'il sçut opposer en Philosophe, les continuelles émotions de l'Art,

aux mouvemens perpétuels de la Nature.

Dans le Plan extraordinaire de réforme qu'il eut le génie d'imaginer & le courage d'exécuter, une égalité parfaite, des exercices continus, un amour constant pour la Patrie, réunirent sous les mêmes Loix, attacherent aux mêmes plaisirs, occuperent aux mêmes travaux, un Peuple de Sages qui ne composoient qu'une même famille, jamais oisive & toujours heureuse. Sparte fut le Paraguay des Anciens.

CHAPITRE XII.

Des Danses des Lacédémoniens.

UN Etranger que le hazard eût conduit à Lacédémone, sans

avoir été prévenu d'avance de la ſévérité de mœurs qui y regnoit, auroit cru, dès l'abord, ſe trouver au milieu d'un Peuple frivole uniquement occupé du plaiſir.

Sur des Chœurs de Muſique entretenus des fonds publics, on voyoit un jour les hommes déja faits * former des Danſes légéres. Ils étoient nuds, & celui qui conduiſoit la Danſe, étoit couronné de palmes. De jeunes enfans les ſuivoient : ils imitoient leurs pas, répétoient leurs mouvemens, ſe modeloient ſur leurs attitudes. Ces deux troupes ſe réuniſſoient dans les Places publiques, pour chanter en chœur des Hymnes en l'honneur d'Apollon. Tout le Peuple répondoit à

* La *Gymnopédie :* elle étoit de l'Inſtitution de Licurgue.

leurs Chants, & applaudiſſoit à leurs Danſes.

Un autre jour les Vieillards * raſſemblés au ſon des Inſtrumens champêtres repréſentoient par des figures expreſſives, des pas graves, des mouvemens de caractere, la ſimplicité, la ſageſſe, le bonheur du ſiécle de Saturne. Cette image touchante ſe gravoit dans les cœurs : elle étoit une nouvelle leçon de vertu pour des Peuples qui ne vivoient que pour elle. **

* Elle étoit danſée à l'honneur de Saturne.

** Y ayant, dit Amiot, ès Fêtes ſolemnelles & publiques toujours trois Danſes : celle des Viellards commençant diſoit :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.

Quelquefois toute la jeunesse réunie paroissoit dans les rues sans autre ornement que les belles proportions dont elle étoit redevable à la Nature. Un jeune homme leste, vigoureux & d'une contenance fiére étoit à la tête de tous les autres. Il les animoit du geste & de la voix : alors la symphonie se faisoit entendre & la Danse commençoit. C'étoit une espece de branle * que ces jeunes

Celle des hommes suivoit après, qui disoit :

Nous le sommes maintenant ;
A l'épreuve à tout venant.

La troisiéme, des enfans venoit après, qui disoit :

Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons.

* Hormus étoit le nom de cette Danse qui étoit de l'Institution de Licurgue.

Spartiates exécutoient vivement avec des pas légers, des mouvemens rapides & des figures variées qui exigeoient la plus grande preſteſſe & beaucoup de vigueur.

Toutes les jeunes filles de Sparte, parées de leur propre beauté & ſans autre voile que leur pudeur, venoient immédiatement après eux avec des pas lents, & une contenance modeſte.

Les premiers ſe retournoient aux tems marqués: ils pénétroient dans la troupe des jeunes Danſeuſes; & ils s'uniſſoient tous par de mutuels entrelaſſemens de bras, en conſervant toujours, les uns, la vivacité, les autres la lenteur de leur premier mouvement. * C'eſt de cette maniere

* Dans cette Danſe les garçons fai-

ingénieuſe & noble qu'ils repréſentoient l'union qui doit regner entre la force & la tempérance.

Si l'on entroit dans les Temples, on n'y entendoit que des Chants, on n'y voyoit que des Danſes : ce culte journalier devenoit encore plus éclatant dans les Fêtes ſolemnelles.

Celles de Diane, avant la réforme de Licurgue, * avoient

ſoient doubles ou triples tous les pas que les filles faiſoient ſimples dans le même tems. C'étoit là toute la magie des mouvemens differens l'un de l'autre, ſur le même air.

** Quelques-uns reprenoient la coutume que Licurgue avoit introduite, que les filles, à certains jours de Fête, allaſſent par la Ville toutes nues, & lui en demandoient la cauſe; afin, répondit-il, que faiſant les mêmes exercices que font les hommes, elles n'euſſent rien moins qu'eux, ni quant à la force & ſanté du corps, ni quant à la vertu & généroſité de l'ame,& qu'elles s'accoutu-

été la ſource des plus grands malheurs. Hélene, la plus belle & la plus dangereuſe de toutes les femmes de la terre, fut enlevée d'abord par Théſée, & enſuite par Paris, qui l'avoient vûe l'un & l'autre étaler ſes charmes dans les Danſes de deux de ces Fêtes.

Les ſoins de Licurgue changerent cette Inſtitution. Elle devint la Solemnité des Lacédémoniens la plus auguſte & la plus

maſſent à mépriſer l'opinion du vulgaire: d'où vient que la femme de Léonidas nommée Gorgo, répondit, à quelques Dames étrangeres qui lui diſoient: *Il n'y a que vous autres Lacédémonienes qui commandiez à vos maris:* auſſi n'y a-t-il que nous *qui portions des hommes.....* Et étoit en ce tems-là l'honnêteté & la pudicité des Dames ſi éloignée de la facilité que l'on dit avoir été depuis parmi elles, que l'on tenoit l'adultere pour une choſe impoſſible & incroyable. *Plut.* Oeuvres morales; dits notables des Lacédémoniens.

pure. Toutes les jeunes filles ſe raſſembloient autour des Autels de Diane pour y exécuter la Danſe de l'innocence. Leurs pas, leurs regards, leurs mouvemens étoient ſi modeſtes, ſi remplis d'agrémens & de décence, qu'elles ne faiſoient jamais naître l'amour, ſans inſpirer un nouveau goût pour la vertu. Toutes les Danſes des Lacédémoniens, dit Plutarque, avoient, je ne ſçais quel aiguillon qui enflammoit le courage, & qui excitoit dans l'ame des Spectateurs un propos déliberé, & une ardente volonté de faire quelque belle choſe. *

Telle eſt dans un Etat la force de l'éducation établie ſur de bons principes, lorſqu'elle eſt géné-

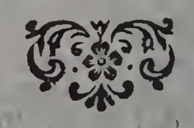
* Dits notables des Lacédémoniens. Oeuvres morales.

rale, & que des exemples contagieux n'en dérangent point les effets. *

* Licurgue le Légiſlateur, voulant réduire ſes Citoyens, de leur ancienne maniere de vivre en une qui fût plus honnête, & les rendre plus vertueux, (car auparavant ils étoient par trop délicats en leurs mœurs,) il nourrit deux chiens nés d'un même pere & d'une même mere; & en accoutuma l'un à toutes friandiſes, le tenant en la maiſon, & l'autre le menant aux champs l'exerça à la chaſſe; puis les amena tous deux en pleine aſſemblée de Ville où étoit tout le Peuple, & mit devant eux des friandiſes & fit lâcher un liévre. L'un & l'autre ſe rua incontinent ſur ce à quoi il avoit été nourri; car l'un alla à la ſoupe, & l'autre prit le liévre; & lors il leur dit: Vous voyez, Citoyens mes amis, comme ces deux chiens étant nés d'un même pere & mere, ſont devenus fort différens l'un de l'autre pour leur diverſe éducation, & combien plus peut, à rendre les hommes vertueux la nourriture que non pas la Nature. *Plut.* Oeuvres mor. dits not. des *Lacéd.* traduct. d'*Amiot.*

Parcourez la forêt la plus belle, voyez que de troncs difformes, que de tiges foibles, languiſſantes, inutiles, & reconoiſſez l'inſuffiſance de la Nature.

Entrez dans ces jardins plantés, & cultivés par des mains habiles. Ces arbres vous paroiſſent tous d'une égale beauté. Chacun de leurs rameaux s'éleve vers le ciel : il n'en eſt point qui rampe ſur la terre. Admirez le pouvoir, les fruits, les miracles d'une bonne culture.





LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE I.

Naissance du Théâtre.

SOIT que le hazard ou le goût, ait guidé les Anciens dans l'arrangement de leurs plaisirs, & dans l'ordonnance de leurs Fêtes, on a pû remarquer, que leurs Danses eurent toutes un caractere très-distinct les unes des autres. Les simphonies, les habits, la composition entiere répondoient toujours à la Fête qu'on célébroit, à l'événement, à la circonstance qui en étoit l'occasion. La Danse étoit déja un Art régulier parmi eux, dans le tems même que toutes

les belles inventions des hommes étoient encore confondues dans le cahos de la barbarie.

On peut juger, par cette ſeule réflexion, du point éminent auquel les Grecs porterent, dans les ſuites, cet Art qu'ils connurent ſitôt & qu'ils cultiverent ſi vîte, eux qui du barbouillage & des tretaux informes de Theſpis formerent avec tant de rapidité ce théâtre ſublime, qui a ſervi depuis de modéle aux Corneilles, aux Moliéres & aux Quinaults. *

Dès que la flamme du Génie eut fait briller à leur eſprit l'idée d'un théâtre, toutes les idées ſubſéquentes s'offrirent en foule à leur imagination, & ils les développerent avec cette facilité pré-

* On n'a intention de parler ici que des Inventeurs.

cieuſe qui eſt toujours la marque du grand talent.

Comme la repréſentation, & par conſéquent l'imitation fut leur objet principal, il étoit naturel, que ces hommes extraordinaires, que la tradition avoit aggrandis dans leur mémoire, ſe préſentaſſent les premiers à leur eſprit, comme les ſujets les plus propres à faire le fond des tableaux animés, qu'ils ſe propoſoient de peindre.

Le ſujet trouvé, la maniere de le traiter en devenoit une ſuite néceſſaire. Le jeu des paſſions, les formes variées qu'elles prennent, ſuivant les caracteres qu'elles ſubjuguent ou qui les maîtriſent, les événemens terribles qu'elles amenent furent pour les Inventeurs, comme autant d'*études* qui les guiderent dans le pre-

mier deſſein, & les figures une fois décidées, elles vinrent ſe placer d'elles-mêmes dans la compoſition générale. Telle fut, ſans doute, l'opération ſimple, mais ſublime, qui donna la naiſſance à la Tragédie.

Les Mœurs ordinaires des contemporains, que la pénétration, la gayeté, & la vivacité Grecque, ſaiſiſſoient toujours du côté de ridicule; l'eſprit épigrammatique ſi naturel aux Athéniens, la liberté de leur gouvernement, l'influence que chacun des Citoyens avoit dans les affaires publiques, le moïen facile dans des repréſentations imitatives, de peindre, avec les couleurs les plus défavorables, des Rivaux qu'on avoit toujours un intérêt éloigné ou prochain de dégrader; tous ces objets ſaiſis vivement par des Eſ-

prits ſuſceptibles de la plus grande chaleur, produiſirent en peu de tems la Comédie. Il ne fut queſtion que d'imaginer une action ordinaire priſe dans les mœurs, pour lier enſemble le jeu des perſonnages qu'on avoit à faire mouvoir; & l'on ſçait avec quelle promptitude la malignité humaine imagine.

Ces deux grands tableaux de genre différent, offerts dans leur jour aux regards des Athéniens, leur en rappellerent un troiſiéme qui devoit néceſſairement augmenter le charme du Spectacle. La Danſe qu'on employoit partòut, ne manquoit qu'au théâtre; & elle y fut bien-tôt portée avec le caractere d'imitation qu'elle avoit toujours eu, auquel on ajoûta celui, de repréſentation qui étoit propre au local,

où on venoit de l'introduire.

On ne s'en ſervit d'abord, que pour ſuſpendre l'action principale, en la continuant. Elle repréſentoit une action étrangere à la Piéce, ſur des Chants qui lui étoient relatifs. Tels furent les Chœurs qu'on fit ſervir d'intermédes. Les vers qu'ils chantoient avoient un rapport prochain avec la Tragédie, & les figures qu'ils formoient par leur Danſe, retraçoient la marche & le cours des Aſtres, l'ordre & l'harmonie de leurs mouvemens.

La premiere ſaillie des Grecs, ſur ce point, fut, on l'avoue, une bévue; mais quelle faute glorieuſe! le Génie ſeul étoit capable d'un pareil écart.

Obſervons cependant, que la Danſe du théâtre, dès ſa naiſſance, fut la peinture d'une ac-

tion. Les graces du corps, la souplesse des bras, l'agilité des pieds, ne furent dès-lors, pour le Danseur, que ce que sont pour le Peintre les différentes couleurs qu'il employe ; c'est-à-dire, la matiere premiere du tableau.

La Danse a conservé le caractere de son établissement chez les Grecs & chez les Romains. Elle a dégeneré dans les siécles suivans, & après avoir été anéantie, ainsi que tous les Arts, elle n'a reparu à sa renaissance que foible & languissante. Devenue en France une partie essentielle d'un nouveau spectacle, que les Romains auroient jugé digne de leur magnificence ; & qui auroit flatté le goût délicat des Grecs, il est inconcevable que ses progrès ayent été si lents. C'est un enfant de quatre-vingts ans qui begaye encore.

CHAPITRE II.

De la Danſe théatrale des Grecs.

LA Pithye déclara par un Oracle, qu'un bon Danſeur devoit ſe faire entendre par le ſeul ſecours des geſtes, comme un excellent Acteur par le moyen de la parole & un grand Chanteur par les différentes inflections de la voix. On étoit heureux dans ce tems d'avoir de pareils ſecours, pour éclairer la multitude. Elle recevoit ſans contradiction, une clarté dont le merveilleux la frappoit. On pouvoit fixer par-là les objets que devoient embraſſer les Arts, le goût des Spectateurs, & le but des Artiſtes. Un mot qui ſortoit de la bouche de la

Sybille, étoit plus puiſſant que ne peuvent l'être aujourd'hui, la raiſon, la diſcuſſion, l'expérience, & les meilleurs traités. Il n'eſt guéres de Particulier qui ne s'érige en juge des Arts, & qui ne ſe croye très-digne de l'être.

Un Clerc, pour quinze ſols, ſans craindre le hola,
Peut aller au parterre inſulter Attila;
Et ſi le Roi des Huns, ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigoths tous les vers de Corneille.

Chacun eſt ſon propre oracle, & regarde, comme une entrepriſe ſur ſes droits, les ſoins charitables que quelques Citoyens plus éclairés & mieux inſtruits, prennent quelquefois de l'éclairer & de l'inſtruire. On n'eſt jamais que dans un enthouſiaſme

extravagant, ou dans une froideur glaçante ſur les Arts agréables, & ſur les gens qui les exercent. Le moyen de faire entendre à un homme inſenſible, qu'il doit être ému, ou à un homme qui eſt dans un accès de frénéſie, qu'il devroit être tranquille. La Pithye ne parle plus de nos jours; ou ſi elle oſe parler, c'eſt la voix qui crie dans le déſert. Tout le monde eſt ſourd, ou parce qu'il n'entend pas; ou ce qui eſt pis encore, parce ce qu'il ne veut pas entendre.

Les Grecs qui avoient la vûe déliée & l'oreille fine, entendirent l'Oracle, & en conſéquence, ils regardérent toujours la Danſe, comme une imitation par les geſtes, des actions & des paſſions des hommes.

Portée au Théâtre, elle y re-

çut plusieurs accroissemens glorieux à l'Art, sans perdre aucun de ses premiers avantages. On l'y assujettit à des Loix séveres; mais semblable (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) à ces Etats qui deviennent plus florissans en cessant d'être libres, elle s'embellit de la gêne qu'on lui imposa.

Il fallut qu'une exposition claire & précise offrît l'idée de l'action qu'elle devoit peindre; qu'un nœud ingénieux en suspendît la marche, sans l'arrêter; qu'elle arrivât ainsi graduellement à un développement agréable, par un dénouement bien amené, quoiqu'imprévu.

Elle fut dès-lors un spectacle brillant & régulier, composé de toutes les parties difficiles, dont la liaison forme au théâtre ce

bel Enſemble, qui eſt un des chef-d'œuvres de l'eſprit humain.

Bien-tôt à la place de cette Danſe allégorique, que les Athéniens avoient porté d'abord ſur leur théâtre, & qui repréſentoit le mouvement des Aſtres, on ſubſtitua une action Nationale. Elle étoit l'image des détours du Labyrinthe de Créte, des évolutions que Théſée avoit imaginé pour en ſortir, de ſon combat avec le Minotaure, & de ſon triomphe.

Ce Héros avoit composé cette Danſe lui-même, après ſa victoire; & il l'avoit exécutée avec la jeuneſſe de Délos. * Les Athé-

* On la nomma la Danſe de la *Gruë*, parce que les Danſeurs en formant leurs évolutions ſe ſuivoient à la file, comme les Gruës, lorſqu'elles volent en troupe.

niens devoient revoir avec plaisir, dans les Intermédes de leurs Tragédies, le tableau d'un événement dont leurs Peres avoient partagé la gloire.

De nouveaux sujets sans nombre * succéderent à ces premiers. Les Grecs eurent toujours l'imagination féconde & l'exécution facile. Ce Prothée, dont la Fable raconte tant de merveilles n'étoit qu'un de leurs Danseurs, qui par la rapidité de ses pas, & la force de son expression, sembloit, à chaque instant, changer de forme. Ils eurent encore, entre plusieurs femmes extraordinaires qui firent honneur à l'Art,

* Voyez Athénée *Liv.* 1. ch. 3. de ses Entretiens. Murssius en rapporte un nombre si considérable, que leur dénomination seule, lui a fourni la matiere d'un gros volume,

cette célébre *Empuse*, dont l'agilité étoit si grande, qu'elle paroissoit & disparoissoit comme un phantôme. C'est l'amour des talens qui les fait naître : on les voit toujours en foule où on les aime.

CHAPITRE III.

De la Danse théâtrale des Romains.

AU moment que les Romains montrerent du goût pour les Arts, on les vit accourir en foule à Rome. Ils s'y reproduisirent, s'y formerent, & s'y établirent ; mais l'Art de la Danse fut peut-être celui qui y fut porté à un plus haut degré.

Pilade né en Cilicie, & Batyle d'Alexandrie, les deux hommes

en ce genre les plus ſurprenans, vinrent y développer leurs talens ſous l'Empire d'Auguſte. Le premier imagina les Ballets tendres, graves, & pathétiques. Toutes les compoſitions du ſecond furent vives, gayes, & légeres.

Ils ſe réunirent d'abord, bâtirent un theâtre à leurs frais, & repréſenterent concurremment des Tragédies & des Comédies, ſans autre ſecours que celui de la ſimphonie & de la Danſe. Ce ſpectacle nouveau fut reçu des Romains avec la plus grande faveur. Pilade & Batyle jouirent pendant quelque tems en commun, de leur fortune & de leur gloire; mais la jalouſie altéra leur amitié, & rompit leur union. Ils ſe ſéparerent, & l'Art y gagna.

Il y eut alors deux theâtres rivaux, qu'une émulation utile

ſoutint, inſtruiſit, anima, & qui partagerent long-tems les applaudiſſemens de la Capitale du Monde.

Ces deux Maîtres firent des Eleves. Les efforts, le zéle, le talent furent ſecondés par les récompenſes : l'Art s'accrut, & les Romains en jouirent. *

Pendant le regne de Néron, un Cinique ** qui ſe prétendoit Philoſophe, aſſiſta pour la premiere fois à un de ces ſpectacles. Frappé de la vérité de la repréſentation, il laiſſa échapper, malgré lui, des marques d'étonnement fort extraordinaires; mais, ſoit que l'orgueil lui fît trouver une eſpece de honte dans l'ad-

* On trouvera une partie de l'hiſtoire de Pilade & de Batyle dans la ſuite.

** Il ſe nommoit *Démétrius*.

miration qu'il avoit montrée, ſoit que naturellement jaloux & inquiet, il ſe trouvât bleſſé d'avoir été contraint de trouver bien une choſe qu'il n'avoit pas faite, il rejetta ſur la Muſique l'impreſſion forte qu'il avoit éprouvée.

Il s'en expliqua ſans ménagement. Ses diſcours firent du bruit, frapperent la multitude, & furent ſur le point de nuire à l'Art.

Dans les grandes Villes, la ſingularité naturelle ou factice, eſt bientôt célébre. Il y a tant de gens bornés & oiſifs, que tout ce qui ſort un peu de l'ordre connu, y excite néceſſairement une ſorte de fermentation ridicule. C'eſt le *Rhinoceros* qu'on va voir en foule à la Foire.

Il arriva pour lors à Rome, ce qui arriveroit à Paris dans un cas

ſemblable. La multitude diſcuta les Acteurs, le ſpectacle, le genre. On parla Muſique ſans la ſçavoir, & on diſputa ſur la Danſe ſans la connoître. On compara, on plaiſanta, on rit; & l'Art qu'on ignoroit, laiſſé à l'écart, étoit peut-être perdu; ſi les Acteurs n'avoient imaginé un moyen extraordinaire, pour détruire les Sophiſmes du *Cinique*, & pour éclairer la multitude.

Ils publierent qu'ils donneroient un ſpectacle tout-à-fait nouveau, & ils trouverent le moyen d'engager adroitement leur Adverſaire à le venir voir. Le concours fut extrême, & le Cinique fut placé, ſans qu'il y parût de l'affectation, en vûe de toute l'aſſemblée.

L'Orqueſtre commence. Un Acteur ouvre la Scene. Au mo-

ment qu'il paroît, la ſimphonie ſe tait, & la repréſentation continue. Sans autre ſecours que les pas, les poſitions du corps, les mouvemens des bras, on voit repréſenter ſucceſſivement les amours de Mars & de Vénus, le Soleil qui les découvre au mari jaloux de la Déeſſe, les piéges que celui-ci tend à ſa femme volage, & à ſon redoutable Amant, le prompt effet de ces filets perfides, qui en comblant la vengeance de Vulcain, ne font que confirmer ſa honte; la confuſion de Venus, la rage de Mars, la joie maligne des Dieux, qui accourent en foule à ce ſpectacle. L'aſſemblée entiére enchantée applaudit. Le Cynique, lui-même dans un tranſport de plaiſir qui lui échappe, s'écrie: *Non, ce n'eſt point une repréſentation; c'eſt la choſe même.*

A peu près dans le même tems, un Danſeur réprésentoit les *Travaux d'Hercule*. Il retraça d'une maniere ſi vraie toutes les différentes ſituations de ce Héros, qu'un Roi de Pont, qui voyoit pour la premiere fois un pareil ſpectacle, ſuivit ſans peine le fil de l'action, en fut charmé, & demanda à l'Empereur avec tranſport & comme une grace, le Danſeur extraordinaire qui l'avoit ravi.

Ne ſoyez point étonné, dit-il à Néron, *de ma priére. J'ai pour voiſins des Barbares dont perſonne n'entend la langue, & qui n'ont jamais pu apprendre la mienne. Les geſtes de cet homme leur feront entendre mes volontés.*

Tyméle, du tems de Domitien, fut à Rome, ce que la fameuſe *Empuſe* avoit été dans la Gréce.

Il n'y avoit point d'action théâtrale qu'elle ne rendît avec la force, la vivacité, & l'énergie dont elle étoit susceptible. Elle fut sur-tout supérieure dans les tableaux de galanterie. Jamais on ne la peignit avec tant de feu, avec des couleurs en même tems si douces & si vives. Elle plongeoit quelquefois les Spectateurs dans une espece de ravissement qui alloit jusqu'à l'extase. Les femmes, dans ces momens, hors d'elles-mêmes, perdoient la tête & crioient de plaisir. * Telle auroit paru Mademoiselle *Sallé*, si elle fût venue dans un siécle, où la Danse théâtrale eût été mieux connue.

Ce seroit, au reste, une grande erreur de croire qu'une adresse habituelle, qu'un exercice jour-

* Juv. Sat. 6.

nalier des bras, des jambes & des pieds, fuſſent les ſeuls talens de ces Danſeurs extraordinaires. Leur exécution exigeoit, ſans doute, toutes ces diſpoſitions du corps, dans le degré le plus éminent; mais leurs compoſitions ſuppoſoient des combinaiſons infinies qui n'appartenoient qu'à l'eſprit.

Il faut avoir beaucoup étudié les hommes, pour oſer entreprendre de les peindre. Ce n'eſt qu'après un examen très-profond des paſſions, qu'on peut ſe flatter de les bien exprimer. Elles ont entr'elles des rapports, qu'une grande juſteſſe peut ſeule ſaiſir, des nuances qui les diſtinguent, qu'une vûe délicate apperçoit & qui échappent aiſément à toutes les autres.

Dans un Héros d'ailleurs, dans

ses actions, dans le cours de sa vie, il y a des traits, des événemens, des écarts qui sont propres au théâtre, & qu'il faut sçavoir séparer de ceux qui peut-être plus éclatans dans l'Histoire, réfroidiroient cependant la composition théâtrale.

Dans l'état où est la Danse de nos jours, les Danseurs & les Compositeurs de Balets même, ne connoissent, n'ambitionnent, ne cultivent que la partie méchanique de l'Art. Elle semble suffire, en effet, aux desirs des Spectateurs auxquels ils ont intérêt de plaire.

A Rome, ils avoient besoin d'un assemblage de talens beaucoup plus rare. Ils devoient être Poëtes & fort bons Poëtes. Tous les trésors de la mémoire, de l'esprit & de l'Art, suffisoient

à peine à la multitude des compositions nouvelles qu'exigeoit d'eux le goût éclairé des Romains.

On croiroit que j'exagere, si je ne me servois sur ce point de l'autorité d'un Auteur qui ne sçauroit être suspecte. Je vais traduire ici une partie de ce qu'il a écrit sur ce genre de composition si fort estimé de son tems, & si peu connu du nôtre.

CHAPITRE IV.

Fragment de Lucien.

UN Compositeur de Ballets doit réunir plusieurs connoissances glorieuses à l'Art; mais qui le rendent très-difficile. La Poësie doit orner ses compositions; la

la Musique les animer ; la Géométrie les régler ; la Philosophie en être le guide. La Rhétorique lui enseigne à connoître, à réprimer, à émouvoir les passions ; la peinture à dessiner ses attitudes ; la Sculpture à former ses figures. Il faut qu'il égale Apelle, & qu'il ne soit point inférieur à Phidias. Il a besoin de se faire de bonne heure une excellente mémoire. Tous les tems doivent toujours être présens à son esprit ; mais il doit sur-tout étudier les différentes opérations de l'ame, pour pouvoir les peindre par les mouvemens du corps. Il ne sçauroit avoir une conception trop facile. Un esprit vif, l'oreille fine, le jugement droit, l'imagination féconde, un goût sûr qui lui fasse pressentir par tout, ce qui lui est convenable, sont

des qualités rares dont il ne peut se passer & avec lesquelles l'Histoire ancienne, ou plutôt la Fable, lui fournira une matiere suffisante pour les plus magnifiques compositions.

« Il faut donc qu'il s'instruise » de tout ce qui s'est fait de con» sidérable depuis le développe» ment du cahos & la naissance » du Monde jusqu'à nos jours. * Notre Histoire embrasse en effet toute cette étendue de siécles; mais il doit connoître principalement les Fables les plus célébres; comme celles de Saturne, la bataille des Titans, la naissance de Vénus, celle de Jupiter, la supposition de sa mere; la révolte des Géans, ** le vol de Pro-

* Il naquit sous l'Empereur Trajan, & vêcut après Marc-Aurele.

** Qui est autre chose que les guerres des Titans.

méthée, & ſon ſupplice, la formation de l'homme.

Qu'il paſſe de là au mouvement de l'iſle de Délos, aux couches miraculeuſes de Latone, à la défaite du ſerpent Pithon, au vol des Aigles, par le moyen deſquels on a découvert le milieu de la terre, au déluge de Deucalion, à l'Arche où furent conſervés les reſtes malheureux du genre humain.

Qu'il ſuive enſuite les nouveaux habitans qui ont repeuplé le monde. Il trouvera les voyages d'Iacchus avec ſa mere Cérès, la fourberie de Junon, l'embraſement de Séméle; les deux naiſſances de Bacchus.

Tout ce qu'on raconte de Minerve, de Vulcain, d'Ericton, le procès de Neptune ſur la poſſeſſion de l'Attique & le premier

jugement de l'Aréopage, l'hoſpitalité de Célée, les heureuſes inventions de Triptolême, l'enlévement de Proſerpine, ſont autant de Sujets qu'il peut expoſer ſur le théâtre, & qui doivent entrer d'une maniere éloignée ou prochaine dans ſes compoſitions.

Qu'il ſe rappelle la maniere dont Icare planta la vigne, les malheurs d'Erigone, l'enlévement d'Orithie, celui de Médée & ſes fureurs: ſa retraite en Perſe; l'hiſtoire des filles d'Erectée, & tout ce qu'elles ont fait & ſouffert en Thrace.

Après ces beaux Sujets, il en trouvera encore de nouveaux dans les Annales moins anciennes d'Athénes. Tels ſont les amours d'Athamas & de Laodice, de Démophon & de Philis, de

Théſée & d'Helene, l'entrepriſe de Caſtor & Pollux contre là ville d'Athénes, la mort tragique d'Hypolite, le retour des Héraclides.

Cette foule de noms illuſtres n'eſt rien encore, en comparaiſon du merveilleux que peuvent fournir les Hiſtoires de Mégare, de Nyſus, de Scylla, l'ingratitude de Minos pour ſa malheureuſe Amante, les calamités des Thébains & des Labdacides, les combats de Cadmus; ce Dragon miraculeux, dont les dents ſemées dans le champ de Mars, produiſirent une armée de combattans; la métamorphoſe de ce Héros, les murs de Thébes qui s'éleverent au ſon de la Lyre d'Amphion, les malheurs de ce Chantre célébre, l'orgueil de ſa femme, ſa punition, ſon deuil, ſon ſilence.

Mais quels Tableaux frappans pour le Théatre ne trouvera-t-il pas dans les avantures d'Actéon, de Penthée & d'Œdipe ; dans les Travaux d'Hercule, dans ses infortunes, dans sa mort !

Glauque, Créon, Bellérophon, la Chimére, Sthénobée, le combat du Soleil & de Neptune, les fureurs d'Athamas, le Belier des enfans de Nephélé, l'accueil que reçurent Ino & Mélicerte dans les Gouffres des Mers appartiennent à l'Histoire de Corinthe. Celle de Mycenes peut fournir une moisson nouvelle plus abondante.

C'est là qu'on voit les nôces de Pelops, le Jugement d'Inachus, le désespoir d'Io, la mort d'Argus, la cruauté d'Atrée, les pleurs de Thieste, l'enlévement d'Europe, la conquête de la Toi-

ſon d'Or, la fin barbare d'Agamemnon, le ſupplice de Clytémneſtre. En remontant plus haut on eſt frappé de l'entrepriſe des ſept Princes contre Thébes, de la maniere dont y ſont reçus les gendres fugitifs d'Adraſte, de la mort cruelle d'Antigone & de Menecée.

Ce n'eſt pas aſſez de ces connoiſſances. Un Compoſiteur de Ballets perdroit des Sujets trop heureux, s'il ignoroit ce qui s'eſt paſſé à Némée, les diſgraces d'Hypſipile, le ſerpent qui dévora le jeune Archemore, la priſon & les amours de Danaé, la naiſſance de Perſée, ſon combat contre la Gorgonne, ſon mariage avec Andromède, l'orgueil de Caſſiope, les regrets de Céphée & l'apothéoſe de ces quatre Perſonnages, qui peut former un

dénouement auſſi magnifique que théâtral.

Il doit s'inſtruire à fond du caractere des deux freres Danaus & Egyptus, pour pouvoir repréſenter d'une maniere frapante le mariage frauduleux de leurs Enfans, & de l'effroyable Tragédie qui en fut la ſuite.

En revenant ſur ſes pas, il ſe trouvera dans l'enceinte de Lacédémone, & c'eſt là que le fond le plus riche l'attend.

Les amours d'Hyacinte, dont Zéphire eſt le rival; le coup tragique qui lui ravit le jour, la douleur d'Apollon, cette fleur teinte de pourpre qui naît de ſon ſang. Le retour à la vie de Tyndare, la colere de Jupiter contre Eſculape, le voyage de Paris à la Cour de Menelas après ſon Jugement ſur la beauté des trois

Déeſſes, ſa paſſion pour Héléne; l'enlévement de cette Reine, l'embraſement de la plus floriſſante ville de l'Aſie dont il eſt la cauſe. Voilà ce que lui préſente cette ſeule partie de la Gréce.

Car l'Hiſtoire de Troye paroît liée à celle de Sparte, & tous les Héros qui s'y ſont trouvés, peuvent fournir chacun un ſujet particulier, ainſi que les événemens qui ſuivirent cette guerre ſanglante, comme la foibleſſe de Didon & les erreurs du pieux Enée.

La Fable d'Oreſte eſt auſſi naturellement liée à cette grande Hiſtoire, ſes dangers chez les Scithes, la rencontre inopinée qu'il y fait d'Iphigénie, le ſang qu'il avoit répandu, l'expiation qu'il alloit en faire, ſes infortunes, ſes fureurs. Tout cela appartient

au Théâtre ; ainſi que la retraite d'Achille dans l'Iſle de Scyros, tout le reſte de ſa vie, les ruſes d'Uliſſe, ſa folie ſuppoſée, ſon triomphe ſur Ajax, ſes voyages, ſes amours ; Circé, Calypſo, Télégone, Eole, les Vents, & tout ce qui arriva à ce Prince juſqu'à ſon retour auprès de la vertueuſe Pénélope, ſont des faits dont la Scene peut être enrichie.

Qu'un Compoſiteur jette enſuite les yeux ſur l'Elide, ſur l'Arcadie, ſur la Créte, ſur l'Etolie. Il y verra Enomaüs, Myrtille, les premiers Athlétes des jeux Olympiques, la fuite de Daphné, la vie ſauvage de Caliſto, l'humeur farouche des Centaures, la naiſſance de Pan, l'union éternelle d'Alphée & d'Aréthuſe.

Europe, Paſiphaé, les deux

Taureaux, le Labyrinthe, Ariane, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Prophétie de Polyde, Tale ce gardien d'aide l'iſle de Minos.

Althée, Méléagre, Atalante, Dale, le combat & la défaite d'Achelous, l'origine des Sirénes & des Iſles Eſquinades, la fureur d'Alcmeon, la ruſe fatale de Neſſus, la funeſte jalouſie de Déjanire, l'embraſement d'Hercule ſur le Mont Aëta.

Qu'il ſe promene enſuite dans la Thrace & dans la Theſſalie, qu'il contemple les miracles de la voix d'Orphée, ſa mort, ſa tête qui rend encore des ſons, & qui ſemble revivre ſur ſa Lyre.

Hemus, Rhodope, les tourmens qu'on fit ſouffrir à Lycurgue. Pélias, Jaſon, Alceſte, la flote des Argonautes, le maſſacre

de Lemnos ; Æté, Protésilas & Lapdamis, le songe de Médée, sa barbarie, ses infortunes.

Qu'il repasse de-là en Asie, il sera frappé en voyant le Tiran de Samos, & les folles erreurs de sa fille, &c.

Il verra en Italie les bords féconds de l'Eridan, l'ambition des fils de Climéne, ses sœurs changées en ces arbres précieux d'où l'ambre découle.

L'Affrique lui ouvrira la fameuse demeure des Hespérides ; qu'il y suive les traces d'Alcide, qu'il cueille avec lui les Pommes d'or. En sortant de ce jardin, il découvrira le vieux Atlas sur qui les Dieux se reposent du poids immense du Monde.

L'Espagne conserve encore les restes du Géant à cent bras, & le souvenir de l'enlévement des

bœufs d'Erythie. En Phénicie, on ne parle que du Myrthe & de la mort d'Adonis.

Pour exceller en ce genre, il faut joindre à ces Notions, les différentes Métamorphoses en fleurs, en arbres, &c. Les changemens de sexe qui sont arrivés, comme à Cénée, & à Thirésie; l'Histoire moderne, ce qu'Antipater & Séleucus entreprirent pour plaire à Stratonice, les mysteres des Egyptiens, les vies d'Epaphus & d'Osiris, les supplices des Enfers; enfin tout ce qu'ont imaginé Homere, Hésiode & les autres Poëtes.

Lucien n'exigeoit point trop des Compositeurs de Ballets de son tems; puisque ce genre, comme on l'a vû, embrassoit à Rome toutes les grandes parties de la Tragédie & de la Comédie.

Aussi les Romains jouissoient-ils d'un avantage qui devoit rendre nécessairement leurs Théâtres en général fort supérieurs aux nôtres. Leurs Compositeurs étoient à la fois Poëtes, Musiciens & Acteurs. De nos jours le Poëte n'est guéres Musicien, le Musicien n'est jamais Poëte, & les Acteurs trop souvent ne sont ni l'un ni l'autre.

CHAPITRE V.

Mimes, Pantomimes, Danse Italique.

LEs actions du caractere le plus bas ou du genre le plus libre furent à Rome l'objet de la Danse théâtrale jusqu'au regne d'Auguste. C'étoient des Bouffons ve-

nus de la Toſcane qui exerçoient cet Art. On les plaçoit entre les Actes des Tragédies ou des Comédies, pour divertir la multitude, qui ne prenoit qu'un plaiſir médiocre aux Repréſentations régulieres. On donna à ces Danſeurs le nom de *Mimes*. On les faiſoit venir dans les feſtins pour divertir les Convives. Ils mettoient de la légereté, & beaucoup d'expreſſion dans leur Danſe ; mais c'étoit toujours les mêmes tableaux. Ils n'avoient qu'un fond aſſez ſtérile, qu'ils répétoient ſans ceſſe, & qu'ils ne varioient que par quelques figures licencieuſes, qui les précipitoient toujours dans la groſſiereté.

C'eſt dans cet état miſerable que Pilade & Batyle trouverent la Danſe à Rome lorſqu'ils y pa-

rurent. Ce dernier étoit esclave de Mécéne, il étoit né, comme je l'ai déja dit à Alexandrie, & il avoit vû Pylade en Cilicie. Il l'engagea à venir à Rome, après en avoir parlé à Mécéne, qui aimoit les Arts. Ces deux hommes, l'un d'un génie mâle & vigoureux, l'autre d'un esprit vif & liant, formerent le plan d'un Spectacle nouveau, qui frappa l'ami d'Auguste. Il affranchit Batyle, il échauffa l'Empereur, & promit de protéger Pylade.

On éléve un Théâtre. Rome accourt. Elle voit d'abord une Tragédie complette : toutes les passions peintes avec les coups de pinceau les plus vigoureux, l'exposition, le nœud, la catastrophe exprimés de la maniere la moins embrouillée & la plus forte, tout cela sans autre secours

que celui de la Danſe, exécutée ſur des ſimphonies expreſſives, & fort ſupérieures à celles qu'on avoit entendu juſqu'alors.

On étoit encore dans le ſilence que cauſe une vive admiration, lorſqu'un ſecond ſpectacle ſuccéda au premier. C'eſt une action ingénieuſe, qui ſans la voix, ſans avoir beſoin du diſcours a tous les caracteres, les traits plaiſans, les peintures badines d'une bonne Comédie.

Qu'on juge du charme d'un Spectale de cette eſpece. Surtout lorſqu'on ſçaura que les talens de Pylade & de Batyle pour l'exécution, répondoient à la hardieſſe & à la beauté du Genre qu'ils oſoient porter ſur la Scéne.

Pylade, ſur-tout, qui l'avoit imaginé, étoit l'homme le plus ſingulier qui eût encore paru ſur

le théâtre. Son imagination féconde lui ſuggeroit chaque jour quelque nouveau moyen de perfectionner l'Art & d'embellir le Spectacle.

Avant lui, quelques Flutes compoſoient l'Orqueſtre des Romains. Il le renforça de tous les Inſtrumens connus. Il joignit des Chœurs de Danſe à ſes Repréſentations; il eut ſoin que leurs pas, leurs figures fuſſent toujours d'accord avec l'action principale. Il les habilla avec magnificence; & ne laiſſa rien à déſirer, pour faire naître, entretenir, & porter à ſon dernier point le charme de l'illuſion.

Les actions qu'on repréſentoit ſur les Théâtres de Rome étoient ou tragiques, ou comiques, ou ſatiriques.

Eſope & Roſcius avoient fait

par leur déclamation les délices des Romains. La Poësie Dramatique étoit de leur tems en possession des grands Spectacles. La Danse théâtrale s'en empara à son tour. Pylade & Bathyle firent oublier Roscius & Esope. Leurs compositions * formées des trois caracteres en usage, ne laisserent rien à désirer aux Spectateurs. Il ne fut plus question, que de pas, de mouvemens, d'attitudes, de figures, de positions. Il en résultoit une expression si naturelle, des images si ressemblantes, un pathétique si touchant, ou une plaisanterie si agréable, qu'on croyoit entendre les actions qu'on voyoit. Les gestes seuls sup-

* Elles étoient tragiques, comiques ou satiriques, comme toutes les Piéces de théâtre qui avoient été représentées jusqu'alors.

pléoient à la douceur de la voix, à l'énergie du Discours, au charme de la Poësie. *

Ce genre tout-à-fait nouveau (quoique composé d'un fonds connu) formé par le génie, & adopté avec passion par les Romains, fut nommé *Danse Italique*; & dans les transports du plaisir qu'il causoit, on donna aux Acteurs le titre de *Pantomimes*, qui n'étoit qu'une expression vive, & point exagerée de la vérité de leur action. Les Danseurs que Pylade & Bathyle formerent, conserverent précieusement, après

* Hanc partem Musicæ disciplinæ majores mutam nominârunt, quæ ore claustro loquitur, & quibusdam gesticulationibus facit intelligi, quod vix narrante linguâ, aut scripturæ textu possit agnosci. Cassiodore Var. 1. 20. loquacissimas manus, linguosos digitos, silentium clamosum, expositionem tacitam. *idem.*

eux, cette domination. Ils devoient en être jaloux : elle honoroit l'Art, & pouvoit être pour eux une leçon continuelle de l'objet qu'ils avoient à remplir.

Ils devoient peindre sans cesse aux yeux des Spectateurs. Leurs mouvemens, leurs pieds, leurs mains, leurs bras, n'étoient que les diverses parties du tableau, aucune de ces parties ne devoit rester oisive, toutes devoient concourir à former cet assemblage heureux d'où résultent l'harmonie & l'ensemble. Un Danseur apprenoit de son nom seul, qu'il ne pouvoit être bon à Rome, qu'autant qu'il étoit *tout Comédien.* *

Aussi cet Art y fut-il porté à un

* C'est la traduction du mot Grec *Pantomime*, de laquelle on se servoit à Rome comme du mot Grec même.

point de perfection, qui paroîtroit incroyable, ſi on ne ſçavoit les efforts dont les Artiſtes ſont capables, lorſque les récompenſes les encouragent, que les diſtinctions les animent, & que l'eſpoir de la gloire les enflamme.

Un Danſeur nommé *Memphir*, qui étoit Philoſophe Pytagoricien, exprimoit par ſa Danſe, au rapport d'Athénée, * toute l'excellence de la Philoſophie de Pythagore, avec plus d'élégance, de force, & d'énergie, que n'auroit pû le faire le Profeſſeur de Philoſophie le plus éloquent.

Pylade dans toutes ſes Tragédies, arrachoit des larmes aux Spectateurs les moins ſenſibles. Les pleurs, les ſanglots interrompirent pluſieurs fois la Réprésentation de *Glauque* dont le

* Athénée, *Liv.* 1. ch. 17.

Pantomime Plancus jouoit le rôle principal, & Bathyle, en peignant les amours de Leda, avoit toujours causé à plusieurs Dames Romaines, très.respectables d'ailleurs, des distractions qui passoient les bõrnes de la sensibilité. *

Nous nous sommes contentés à moins jusqu'à ce jour; & nous croyons de bonne foi connoître, aimer, posséder la Danse. Combien de fois n'ai-je pas ouï dire à des gens même de goût & d'esprit, que les François étoient les meilleurs Danseurs de l'Europe, qu'ils avoient porté l'Art de nos jours, aussi loin qu'il pouvoit aller, &c. C'est ainsi que nos bons

** Chironomon Ledam, molli saltante Batylo,
Tuccia vesicæ non imperat: Apula gannit
Sicut in amplexu . . . . . *Juv.*

ayeux, il y a trois cens ans, ſatiſfaits d'une abondance groſſiere, s'imaginoient avoir fait dans leurs feſtins, une chere très-délicate. Ils en avoient le fonds; mais l'Art de l'employer leur fut inconnu. Sur nos Théâtres nous avons de même des pieds excellens, des jambes brillantes, des bras admirables. Quel dommage, que l'Art de la Danſe nous manque?

Fin du premier Tome.



TABLE DES MATIERES

DU I. TOME.

Le chiffre Romain désigne l'Avant-propos.

Le chiffre Arabe désigne le corps de l'ouvrage

A

B.

C.

D.

E.

F.

G.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA

DU TOME PREMIER.

AVANT-PROPOS. *Pag. 6. lign.* 17. il l'a abandonné. *liſez*, abandonnée.

P. 50. *lig.* 17. Muſſarabes. *liſ.* Mozarabes.

LIVRE II. *Pag.* 81. *lign.* 5. d'eſpérance de joie. *liſ.* d'eſpérance & de joie.

P. 83. *lig.* 19. leurs airs. *liſ.* les airs.

P. 84. *lig.* 15. copies de. *liſ.* copies des.

P. 124. *lig.* 11. du côté du ridicule; *effacez* du.

P. 159. *lig.* 3. des Tragédies ou de Comédies. *liſ.* des.

P. 164. *aux Notes.* clamorum. *liſez*, clamoſum.



